

DOMMAGE

ou un monde meilleur



Dommage

ou un monde meilleur

Charline88

12 septembre 2026



La lectrice

Une femme au chômage, un nouveau voisin... la vie, quoi ! Une rencontre somme toute banale d'où découlent des moments moins... « normaux ».

Un petit matin ordinaire d'une existence ordinaire, sous un ciel gris qui se déchire en lambeaux larmoyants. Une de ces pluies de mars qui vous gèlent jusqu'aux os. Fine, froide, elle tombe sans discontinuer avec un filet de vent pour couronner le tout et donner encore plus l'impression d'un hiver qui ne veut pas mourir. Quarante-deux ans et une solitude qui pèse chaque jour un peu davantage. Sous la flotte, les pieds campés dans des bottes de caoutchouc rose, la femme aux cheveux ébouriffés nourrit ses poules.

Le gros de l'ondée qui frappe le poulailler dégouline du toit sur la tignasse de l'infortunée qui frissonne. Les bestioles qui caquettent autour d'elle pataugent dans la boue. La mangeoire remplie, le réservoir d'eau également, Angèle se retourne pour quitter l'endroit pas très accueillant ce matin. Elle fait un pas, et d'un coup son pied gauche glisse ; emportée par son élan, la quadra s'étale de tout son long dans l'enclos. Elle maugrée et jure en se relevant difficilement. Son jean est complètement taché d'une gadoue nauséabonde, infâme.

Une fois debout, elle se frotte la cuisse, celle qui la première a eu un rude contact avec le sol détrempé. *« Bon, plus de peur que de mal. Mais je suis bonne pour une douche et faire la lessive. Bon sang de fichus poulets ! Et puis cette saloperie de mauvais temps qui dure depuis une éternité... »* Ce sont exactement les réflexions qu'elle se fait en refermant la grille du poulailler. Pour un peu, elle se serait cassé une patte ! Cette idée la fait pester un peu plus encore contre le sort qui semble s'acharner contre elle.

Alors qu'elle traverse la cour, un bruit inusité lui fait tourner la tête : la voiture jaune de La Poste vient d'entrer sur sa propriété. *« Encore sans doute une facture, pour faire bonne mesure. Quand donc est-ce que cette série de mauvais coups du sort va-t-elle enfin s'achever ? »* De la camionnette, la frimousse rieuse d'Élyse émerge. Élyse, la factrice, reste le dernier trait d'union qui relie Angèle au monde extérieur. C'est son unique visite en provenance du village depuis

qu'Yvonne, sa mère, est partie rejoindre Paul, son mari, au cimetière et qu'elle a perdu son boulot. Six mois de misère, quoi !

La visiteuse marque un temps d'arrêt, examinant peut-être avec circonspection cette amie qui semble sortir d'un combat de boue.

— Eh ben... on dirait que tu sors d'une bouche d'égout, ma belle ! Ça va, Angèle ? Parce qu'à te voir...

— J'ai glissé dans la boue des poules.

— Tu ne t'es pas fait mal, au moins ? Attends, je vais te donner un coup de main.

— Ça va. Tu as encore des factures pour moi ?

— Une lettre, et je ne sais pas si c'est vraiment une facture. Mais rentre au chaud, va te nettoyer un peu... en plus tu ne sens pas la rose.

— Ouais, ces foutues poules que maman s'acharnait à vouloir garder... une sacrée corvée... En plus, elles ne pondent plus que très irrégulièrement.

— Ben... il te reste toujours la solution de les manger ! La poule au pot, Henri IV, tu connais ?

— C'est ma seule compagnie ; et si je les bouffe, avec qui je discuterai dans la journée ?

Les deux femmes rigolent, mais la factrice n'a pas très envie de demeurer trop longtemps sous le crachin qui lui colle des frissons. Angèle réalise soudain que la préposée au courrier a encore une longue tournée avant d'être en repos.

— Tu rentres cinq minutes ? Je voudrais me changer et on boira un jus. Au moins, ça nous réchauffera.

— Comme tu veux. Et tu as raison : n'attrape pas la mort en restant dans les courants d'air. Vivement les beaux jours !

— Oui ! Il y en a marre de ce temps pourri. Regarde ce qu'il me procure comme joie...

D'un geste de la main la désormais propriétaire des « Arpents » (c'est le nom de l'endroit où Angèle réside) montre son pantalon tout maculé d'une terre visqueuse. Les deux femmes se dirigent donc vers l'entrée de la maison. Une fois à l'intérieur, c'est un tout autre décor.

— Tu as bien retapé la maison d'Yvonne ; c'est chouette, chez toi.

— Ben, ça m'a coûté un bras aussi. Et puis un peu de confort ne peut pas faire de mal...

— Ça ne marche toujours pas, ta recherche d'un nouveau boulot en ville ?

— Non. Ça va vite devenir un vrai souci. Mais pour le moment les poulets et les lapins de maman me prennent un temps fou. C'est que ça mange, ces bestioles ! Et tu vois, quand il pleut... c'est assez ingrat parfois. Je vais enlever ça pour ne pas tout saloper dans la baraque. J'en ai pour une seconde et je reviens.

— Fais... Tiens, je pose ton courrier sur la table ?

— Ouais... Tu sais, les factures, tu peux t'abstenir de me les apporter. Prends deux tasses dans le buffet, et le café est prêt sur le plan de travail, dans la thermos.

— D'accord. Je n'ai pas l'impression que c'est une facture que je t'amène. Sauf si tu dois des sous à un notaire.

— Un notaire ? Mais la paperasserie pour la succession de maman est en règle, et puis Laurence Jacquin m'aurait appelée s'il y a avait eu un problème.

— Je ne sais pas... l'enveloppe ne vient pas de chez elle, en tout cas.

— Ah ? Bon, je verrai cela tout à l'heure.

— Je te sers un jus aussi ?

— Oui... et ouvre la porte du meuble haut ; le sucrier est toujours à la même place.

— C'est vrai... ça me rappelle Yvonne. Il sent bon, ton café !

Dans la salle de bains, Angèle s'est rapidement dévêtue. Elle ne prend pas le temps de passer une autre tenue, non : elle enfille sur son corps nu une sortie de bain en coton pour rejoindre rapidement la factrice qui touille le breuvage noir fumant dans sa tasse.

— Ça ne te dérange pas que je reste comme ça ? Je vais prendre une douche après mon jus.

— Ben... non.

Angèle lève le regard sur celle dont les paroles viennent de presque s'étrangler dans le gosier. La voix paraît bizarre d'un coup à la maîtresse des lieux. Il est de notoriété publique qu'Élyse aime les femmes, mais de là à imaginer qu'elle soit troublée par la vue de son amie en déshabillé, il y a un pas que la fille d'Yvonne se refuse à franchir. Elle ne fait semblant de rien et pourtant, les yeux de sa visiteuse sont comme hypnotisés, cramponnés aux formes qui se baladent là, dans la cuisine. Un drôle d'éclat qui donne une brillance nouvelle aux deux billes de la factrice. Que va-t-elle s'imaginer ?

— À propos de nouveauté, j'ai vu que la maison de Justine est rouverte. Un type dans nos âges l'a rachetée. Et il paraît que c'est un mec un peu bizarre.

— Bizarre ? Les mauvaises langues et toutes les commères du pays jasant déjà ? Tu l'as vu, toi, ce gars ?

— Non, mais c'est un Parisien et il vit seul. Il a mis une annonce au bureau de poste pour trouver quelqu'un.

— Pour quoi faire ?

— Des heures de ménage. Je ne suis pas certaine que ça te convienne bien, Angèle.

— Il va bien falloir que je trouve un truc. Je tape déjà dans mes économies depuis un bout de temps, et l'argent n'est pas inépuisable. Tu es certaine de ce que tu dis, là, pour ce bonhomme ?

— Oui. Il a aussi laissé un numéro de téléphone sur une affichette.

— Ça te gênerait de me le ramener, son numéro ? Je n'ai pas tellement envie d'aller voir les gens du village. Tu sais bien qu'entre eux et moi, ce n'est pas une grande histoire d'amour.

— Et la réputation du bonhomme ? Elle ne t'inquiète pas du tout ? Il paraît qu'il tenait des boîtes très spéciales du côté de Pigalle, à Paris.

— ... tu sais bien comme les gens sont méchants... Et puis si je vais le voir, c'est juste pour gagner quatre sous, pas pour coucher.

— Encore que je lui ai porté du courrier il y a quelques jours ; je ne l'ai pas vu, mais il paraît qu'il a de beaux restes... Mais bon, il ne m'intéresse pas vraiment.

— Je compte sur toi, Élyse, pour son téléphone ? Je l'appellerai et je verrai bien ce que ça donne.

— Oui... oui bien sûr !

La femme des lettres vient de pousser un soupir. Un regret en comprenant qu'Angèle demeure une hétéro convaincue ? Peut-être qu'il y a de cela, et c'est avec une sorte de fatalisme que la fonctionnaire reprend sa tournée. Un petit signe de la main et la voiture postale s'éloigne, toujours sous la pluie de ce mars humide. Angèle, dès le départ de son amie, s'empresse de fermer sa porte et de filer sous la douche. Un peu de bonheur sous le pommeau qui lui aussi crache de la flotte, domestique et tiède, si douce que c'en est un tout autre plaisir.

★

Élyse tient parole. Lors de sa tournée du lendemain, la voiture postale la ramène chez Angèle, et elle lui colle dans les mains le papier où sont inscrits les dix chiffres d'un portable inconnu. Les deux amies discutent quelques minutes, de nouveau devant une tasse fumante. Puis évidemment la factrice continue sa ronde pour déposer le courrier dans les hameaux environnants. Dès que sa copine a tourné les talons, Angèle s'empresse de composer le numéro de celui dont le nom est inscrit sur le papier, lequel précise qu'il s'appelle Vassilius Moreau. À la troisième sonnerie, une voix mâle répond avec une sorte d'accent traînant :

— Allô !

— Bonjour, Monsieur Moreau. Je me permets de vous déranger pour votre annonce déposée à la poste.

— Ah, mon annonce... Oui, oui...

— Votre proposition tient toujours ? Vous avez peut-être trouvé quelqu'un pour votre ménage depuis...

— Non : vous êtes la première à répondre à ma demande. Mais sans doute serait-il préférable que nous nous rencontrions : il est toujours plus simple de se parler face à face, ne croyez-vous pas ?

— Oui, oui, bien sûr. Nous sommes du reste presque voisins : je suis à seulement deux ou trois kilomètres de chez vous.

— Eh bien, alors, fixons un rendez-vous si vous le désirez. Mais auparavant, votre prénom, je vous prie ?

— Ah... Angèle. Et je suis libre cet après-midi, si vous voulez.

— Bien, Madame Angèle ; disons... quatorze heures ? Ce n'est pas trop tôt pour vous ?

— Non, c'est juste parfait.

— Je ne vous explique pas où je réside puisque vous êtes ma voisine. Je vous attends donc, Angèle.

— Merci... merci, Monsieur Moreau, et à tout à l'heure donc.

Le vide de fin de conversation donne un coup de frais à la quadra qui garde dans l'oreille encore un petit moment le son de la voix du type avec qui elle vient de converser. Il n'a pas l'air d'un farfelu ou d'un idiot. Non, le ton posé, calme, suggère un homme qui sait ce qu'il veut, qui sait aussi ce qu'il dit et fait, sans doute. Alors sans trop savoir pourquoi, la brune a l'impression de respirer mieux d'un coup. Peut-être que faire le ménage chez un inconnu n'est pas très reluisant, mais si ça lui donne un peu de répit et peut payer quelques factures en retard... pourquoi pas ?

La mangeaille du repas de midi est expédiée avec une sorte d'appétit retrouvé. Puis un passage obligé à la salle de bains, un trait de rouge pour faire ressortir deux lèvres bien ourlées, un fond de maquillage plutôt discret, des fringues propres et seyantes pour se montrer sous son meilleur jour, et voici Angèle qui surveille l'horloge comtoise du salon. Elle décide de faire le chemin à pied. Après tout, ce n'est pas si éloigné de sa maison. Et voilà que par un après-midi encore bien gris, mais sans pluie, elle marche vers son rendez-vous.

Une quinzaine de minutes plus tard, le toit pointu aux tuiles rouges de la baraque de la mère Richard – Justine Richard, morte il y a quelques années déjà – est en vue. La cheminée laisse monter vers les nuages un panache de fumée blanchâtre. Ici, le bois est l'unique moyen de chauffer les logis. L'église du village, à plusieurs encablures de là, sonne les deux coups de quatorze heures. Pas d'avance, pas de retard : l'exactitude est une politesse. Et c'est donc avec un zeste d'appréhension que la quadragénaire appuie sur le bouton de la sonnette.

Un carillon fait grelotter ses notes quelque part dans la maison. Un silence, qu'elle juge bien long, avant que des pas traînants ne l'avertissent de l'arrivée du possesseur des lieux. Ce monsieur Moreau se tient désormais face à elle. En bras de chemise, pantalon de velours et chaussons aux pieds, l'homme la dévisage ; de son côté, la brune fait la même chose. Deux inconnus qui se jaugent. Et la voix douce du bonhomme qui accroche son oreille, directement cette fois. Juste un soupçon différente de celle entendue par le biais du téléphone :

— Vous êtes Angèle ?

— Oui, oui, bonjour !

— Entrez ; vite, entrez : il ne fait pas très chaud, et je ne tiens pas à refroidir mon intérieur.

La femme qui serre contre elle les pans de son manteau de laine noire ne semble pas très à l'aise. Le mec, lui, est sur son terrain, ce qui lui offre forcément un avantage non négligeable. Pourtant, rien dans son comportement ne laisse entrevoir une quelconque supériorité sur celle qui cherche du travail.

— Alors, Angèle, comme ça vous faites de l'aide à la personne ?

— Euh... je traverse une mauvaise passe, et c'est vrai que j'ai besoin d'un petit job...

— Je comprends. Mais vous me paraissez encore jeune. Pas de mari pour vous épauler ?

— Je n'ai jamais été mariée. Et puis... vous savez, la conjoncture : je travaillais en ville, et l'usine a fermé. Je suis un peu à la dérive.

— Je dois vous avouer que c'est plus d'un peu de compagnie que d'une vraie employée dont j'ai besoin. Je ne suis pas du coin, mais je suppose que vous le savez déjà.

— Oui, oui ; les langues vont bon train dans les endroits tels que celui où nous habitons. Les nouvelles, pas toujours exactes, sont vite colportées...

— Les rumeurs filent toujours comme le vent, même dans les campagnes les plus reculées.

— Surtout dans nos campagnes, devriez-vous dire ; les gens n'ont rien d'autre à faire, alors ils se raccrochent au moindre bruit de couloir. Ou de voisinage, plus exactement.

— Bien. Alors je présume que cette maison ne vous est pas totalement étrangère, contrairement à moi qui viens de l'acheter.

— Oui : Justine... enfin, l'ancienne propriétaire, était une amie de ma mère.

— Je m'en doute. Vous voulez bien prendre un verre en compagnie d'un Parisien retraité qui vit seul en province ?

— ... ? Ben... je suis venue pour discuter de votre offre de travail.

— Pas grand-chose à en dire... sinon que je vous engage de suite.

— Oui ? Mais pour quel genre de job ?

— Ben... dame de compagnie. Je vous engage pour quelques deux ou trois heures de disponibilité par semaine ou par jour, c'est à vous de décider.

— Dame de compagnie ? Vous pouvez me préciser un peu ce que vous sous-entendez par là ?

— Bien sûr. Mais mieux, je vais vous montrer...

— Me montrer ?

— Oui, oui ! Mais auparavant, un café ? Je suppose que vous aussi vous sortez de votre déjeuner.

— Si vous voulez...

— Vous n'avez pas froid au moins ? Sinon, je peux forcer un peu le feu.

— Non, non, ça va.

— Vous serrez si fort votre manteau sur vous que j'ai cru que...

— Oh pardon, c'est un tic.

Le grand type, front légèrement dégarni, tempes grisonnantes, par des gestes précis installe sur la table deux tasses. Un café odorant coule dans chacune d'elles puis il pousse un sucrier devant sa visiteuse. Cette opération effectuée, il se dirige vers une sorte de grand meuble qui sent la cire. D'un tiroir, il tire un bouquin très épais, lequel est lui aussi avancé en direction d'Angèle.

— Vous voulez bien me lire à haute voix un passage de ce roman ?

— Pardon ? Vous voulez que je lise ? Ce livre en particulier ?

— Oui. Vous savez lire, n'est-ce pas ?

Le rouge monte aux joues de la brune ; elle se saisit du bouquin à la couverture de cuir roux. Le titre en lettres d'or danse devant ses quinquets. Lorsqu'elle l'entrouvre, le type la reprend :

— Pas la préface ; mais je vous en prie, n'ayez aucune crainte... c'est seulement un peu de lecture. J'adore lire, mais mes yeux sont fatigués.

— Je... vous voulez vraiment que je vous fasse la lecture ?

— C'est si difficile ? Oui... c'est pour cela que je vous engage si cela vous convient... et je ne veux pas mégoter ou chipoter : je vous alloue une somme forfaitaire, une sorte de paie mensuelle pour que vous passiez quelques heures auprès de moi. Fixons-en le montant, et puis voilà.

— Mais... je croyais que c'était pour m'occuper de votre ménage ou de votre maison. Je...

— Vous ne voulez pas ? Je suis encore suffisamment alerte pour faire mon lit, balayer ma cuisine et cuire mes patates. Je ne veux qu'une lectrice... et je vous devine cultivée et instruite. Donc c'est bien dame de compagnie, le job que je vous propose. Disons que cette page de lecture que je vous demande, c'est votre bout d'essai.

— À votre guise, alors.

— À la bonne heure ! Vous êtes charmante, Angèle, et je peux saisir votre surprise... mais nous aurons l'occasion de revenir sur d'autres sujets puisque vous êtes embauchée.

— ... ?

— Venez, ma chère ! Allons nous installer au salon : l'endroit y est plus chaleureux, et nous serons mieux pour notre galop d'essai.

Il se relève, et la brune fait de même. Elle sait où est le salon ; enfin, avant c'était la chambre de Justine. Là, le décor est totalement différent. Le gaillard a tout remodelé. Les murs semblent recouverts d'une sorte de tissu, puis un long canapé et deux fauteuils marquent de leur empreinte immobile la moitié de la pièce. Un insert montre des flammes bleues qui réchauffent le volume de l'ancienne chambre. Il fait bon, et le maître des lieux, qui a pris soin d'apporter

la cafetière et les tasses sur un plateau, dépose le tout sur la table basse qui trône au milieu des assises. Angèle, le bouquin entre les mains, se voit invitée par Vassilius à s'asseoir sur le canapé.

Lui prend place sur un des deux fauteuils, puis il ouvre un coffret qui se tient à côté du plateau et en extrait un cigare.

— Ça ne vous dérange pas que je fume mon cigare en vous écoutant lire ?

— ... Euh... non, bien sûr !

— Mais vous fumez aussi, peut-être ?

— Non ! Non, je n'ai jamais fumé.

— Décidément, vous ne cédez à aucun des plaisirs de ce monde, ma chère Angèle !

— Pardon ?

— Vous n'avez pas de mari, vous ne fumez pas, vous êtes une bonne âme, donc ?

— ... ?

— Ne vous effrayez pas ! Je vous taquine un peu... Bien. Vous voulez bien me lire quelques pages de ce roman ?

La page qu'elle entrouvre au hasard est devant les yeux d'une Angèle un peu déboussolée. Ce type est déroutant. Mais après tout... gagner de quoi payer ses dettes en bafouillant quelques pages d'un bouquin, pourquoi pas ? Et elle se met donc en devoir de lire à voix haute :

« Le lendemain matin, en repensant à la visite manquée de Cécilia, je me convainquis – ou plutôt je cherchai à me convaincre – que son absence avait été due à des motifs qui n'avaient rien à voir avec nos relations. Car si je désirais encore me défaire de Cécilia, la Cécilia dont je voulais me défaire était une Cécilia amoureuse de moi, ou que j'imaginais telle, et non une Cécilia qui ne m'aimait plus et manquait à nos rendez-vous. Et ceci, non par ce genre particulier d'amour que l'on appelle amour contrarié, lequel fait que nous aimons qui ne nous aime pas et n'aimons pas qui nous aime, mais parce que la Cécilia qui m'aimait s'était révélée ennuyeuse, c'est-à-dire irréaliste, tandis que la Cécilia qui ne m'aimait pas acquiesçait de plus en plus à mes yeux (par le fait même qu'elle ne m'aimait pas) un semblant de réalité. »

— Eh bien, c'est parfait, chère Madame ! Vous avez brillamment passé votre examen d'entrée. Je vous embauche.

— C'est tout ? Vous ne voulez pas en écouter davantage ? Vous aimez ce genre de roman ?

— Pas vous ? Nous choisirons un style différent pour la prochaine fois si vous le désirez. Je suis ravi de vous avoir rencontrée, Angèle. Quand reviendrez-vous ?

— À vous de me le dire...

— Demain après-midi, ici, et même horaire ? Je vous fais une avance si vous le désirez.

— Non ; et à ce sujet... le salaire ?

— Oui... il est vrai que nous n'avons rien décidé de celui-ci. Tenez... ceci vous convient ?

Vassilius colle dans la paume de la main de sa visiteuse un petit papier sur lequel il vient d'inscrire un chiffre. Et les prunelles d'Angèle s'arrondissent en découvrant les deux nombres qui précèdent deux zéros. Mince alors ! Une vraie fortune pour lire quelques passages d'un livre... un « ennui » qui devient un réel plaisir, finalement. La femme lève les yeux vers le gars toujours assis.

— Je... je ne sais pas quoi dire, vraiment.

— Eh bien, ne dites rien ; ou plutôt si : dites-moi que vous êtes d'accord.

— Euh... entendu, dans ce cas. Je serai là demain.

— Merveilleux, donc ! On va trinquer à notre rencontre et notre accord.

— ... ?

Le gaillard s'est levé rapidement. Il sort du meuble, qui contenait aussi le roman, une bouteille d'un liquide clair et limpide comme de l'eau.

— Allez, une petite eau-de-vie de poire pour fêter notre collaboration. À la vôtre, ma chère Angèle.

— Merci !

C'est âpre et doux à la fois. Ça dégouline dans la gorge féminine et laisse une trace dans le gosier. Celle de la « Williams » distillée à la campagne. Ce Moreau a donc des relations dans la paysannerie locale. Et c'est bizarrement euphorique que la femme regagne ses pénates. Le cœur joyeux, et surtout une danse frénétique de billets dans le crâne. Il faut avoir beaucoup de fric pour se permettre de telles largesses pour quelques lignes de lecture, mais ça fait bien les affaires d'une Angèle chanceuse qui rentre chez elle. Pour un peu elle chançonnerait. Les poules qu'elle vient nourrir en début de soirée, elles aussi la retrouvent contente.

★

Jupe tombant sous le genou, un pull d'intersaison, une petite laine sur les épaules et puis, comme pour se donner bonne conscience, une demi-douzaine d'œufs frais dans un panier, voilà une Angèle toute pimpante qui se rend chez Vassilius Moreau. Comme à l'accoutumée, seules ses lèvres se distinguent par un trait plus rouge de son visage hâlé par le grand air. Nulle autre dérogation au naturel qui lui sied si bien. Et c'est avec un cœur battant la chamade qu'elle vient exercer ce qui pour elle ressemble fort à un nouvel élan de jeunesse.

Lectrice pour homme fortuné ! Le bonhomme a un large sourire pour l'accueillir. Elle répond par un identique rictus, et Vassilius remarque avec des quinquets tout ronds le boîtier de carton alvéolé où sont rangés les présents de la brune.

— C'est trop aimable à vous d'avoir pensé à cela... Merci ! Je vais ce soir me régaler d'une belle omelette.

— J'ai une vingtaine de poules qui m'en font tous les jours... un peu moins en ce moment, mais je ne mange pas tout. Et puis bien frais, ils sont tout de même bien meilleurs.

— Oui... Je suis heureux, Madame Angèle, de vous revoir. J'ai longuement douté que ma proposition vous convienne. L'important, c'est bien que vous soyez revenue.

— Vous voulez que nous nous y mettions de suite ?

— Si vous êtes prête. Au salon il y a du feu, et il y fait très bon.

— Soit. Passons au salon, donc !

— J'ai préparé un livre, mais...

— Oui ? Mais ?

— Oh, rien. Vous verrez si ce n'est pas trop... En tout cas, c'est différent d'un Moravia.

Rien n'est changé dans la pièce où crépite une bûche dans l'insert. C'est vrai que la température est agréable, peut-être un peu trop élevée par rapport à celle de l'extérieur. Mais bon, Vassilius est chez lui, et Angèle se garde bien de faire une quelconque remarque. Alors qu'elle se dirige vers le canapé, il lui murmure gentiment quelques mots :

— Prenez un des deux fauteuils, vous y serez plus à l'aise. J'aime m'étendre pour écouter la musique d'une voix de lectrice.

— ...

Une seconde décontenancée par la phrase de l'homme, elle hésite entre celui de gauche ou de droite, puis elle s'installe délicatement sur l'assise ouatée du siège bien rembourré. Sur la table, il est là, avec cette fois une couverture moins riche. Le coup d'œil qu'elle jette au livre la fait sursauter : l'image sur le devant du bouquin lui paraît osée, mais elle est distraite par le maître des lieux qui traverse l'espace dans l'étroit couloir que forment le canapé et la table basse. D'abord il s'assoit gentiment, et enfin s'allonge sur les trois places disponibles.

— Eh bien, à vous de jouer, ma chère Angèle !

Le corps féminin se penche et le bras se tend pour se saisir du cube de papier qui fait tache sur le bois verni. Un frisson de tout son être à la simple lecture du titre, L'envol de l'ange. Une photographie représentant une femme ailée qui se couvre la poitrine donne un coup de chaud à celle qui, assise, tient le tome deux dans sa main. Rien n'a échappé à Vassilius du tressaillement de la dame qui déglutit bizarrement.

— Vous n'aimez pas ce genre de littérature ? J'ai cru déceler dans votre attitude une certaine crispation.

— Euh... c'est-à-dire que ce n'est pas ce que je lis habituellement ; mais je suis payée pour le faire, et si c'est votre choix...

Il n'ajoute rien, ferme les yeux et semble attendre le bon vouloir d'une Angèle encore un peu secouée. Au bout de quelques secondes, la voix mâle renaît de la gorge du gaillard :

— J'ai posé un marque-page sur le passage par lequel j'aimerais que vous débutiez votre lecture...

— Un marque-page ? Ah oui, pardon... Bon, vous êtes bien installé ? Je peux commencer ?

— Oui, avec plaisir.

Alors d'une voix mal assurée la quadragénaire se lance. Et dans l'espace feutré du salon, les mots prennent toute la place :

« Il était beau, toujours si sûr de lui, toujours si charismatique. Avec ce quelque chose en plus dans le regard, une sévérité plus forte encore qu'à l'habitude. Je n'aurais certainement pas dû en être davantage excitée car c'était lié à ma faute, mais je ne pouvais nier que lorsque son regard était si noir que je ne pouvais le soutenir, même si je le voulais vraiment, mon sentiment de soumission frôlait les limites de son apogée.

Il me vit sourire et me demanda pourquoi. Je lui répondis la première chose qui me vint à l'esprit :

— Parce que je suis à vous. »

Puis Angèle continue sur sa lancée, sans trop chercher à s'expliquer les mots, les phrases qui s'enchaînent. L'auteure, Éva Delambre, pose ses jalons, et son personnage féminin se livre doucement. Derrière les paupières closes du gars allongé, que peut-il bien se passer ? Toute à sa lecture, Angèle se laisse imprégner par le récit. Pas qu'elle soit adepte de cette sorte de relation, non, mais c'est si bien dépeint qu'elle visualise au travers des paragraphes ce que l'autrice veut dire. Et elle avance dans ce monde totalement hermétique pour son esprit plutôt cartésien. Combien de temps se passe-t-il avant que le type sur son canapé ne la stoppe à la fin d'un paragraphe ?

— Je manque à tous mes devoirs : vous devez avoir soif ; arrêtons-nous là pour cet après-midi.

— ... !

— Vous avez une diction très plaisante, et votre voix est douce à l'oreille. Vous savez mettre du sentiment dans les lignes que votre gorge me renvoie... Et cela malgré le contenu qui ne vous est que très peu agréable, n'est-ce pas ?

— Comment ça ? Je ne comprends pas le message que vous voulez me faire passer.

— L'univers de cette héroïne, vous en êtes si éloignée... enfin, je le suppose, non ?

— Si vous me demandez si les amours entre cet homme et la femme du livre, je les approuve... disons que c'est pour moi seulement de la littérature.

— Oh, ma très chère Angèle, si vous saviez combien la réalité peut parfois dépasser largement le cadre soft de ce que vous venez de me lire... Je pourrais vous raconter mille-et-une anecdotes bien plus croustillantes que celles relatées dans ces pages.

— ... ? Le monde duquel vous arrivez, sans doute ? Un univers de la nuit auquel nous sommes, dans nos campagnes, si étrangers...

— Pas tout le monde ! Et puis, si le cœur vous en dit, il ne tient qu'à vous d'apprendre et de vous y dévergondier.

— J'ai peine à croire que vous osiez me proposer...

— Allons ! Je peux vous assurer que j'ai eu dans ma vie l'occasion de rencontrer beaucoup de dames, et bien peu avaient votre prestance. Je peux vous dire que vous possédez la grâce et l'élégance qui font de vous une très belle personne.

— ... de là à imaginer que je pourrais être...

— Mais non ! Vous êtes, même si vous n'en avez pas seulement conscience, vous êtes mille fois supérieure à cette soumise du bouquin. Vous avez tout ce qu'il faut, là où c'est nécessaire, pour faire vibrer bien des mâles, je vous le garantis. Bon, là n'est pas la question. Je vous sers un verre ?

— ... un café, c'est possible ?

— Va pour un jus, bien entendu, mais quelque chose de plus... fort serait le bienvenu. Vous ne voulez pas vous laisser tenter pour un de mes cocktails favoris ?

— À savoir ?

— Oh... laissez-vous transporter, Angèle. Ne posez pas trop de questions et vivez l'instant présent, c'est parfois bien plus drôle que de tout vouloir diriger.

— ...

— Alors ? On y va pour mon élixir d'amour ?

— Vous avez donc décidé de me saouler ?

— Loin de moi cette idée saugrenue : juste trinquer avec une boisson différente pour que vous compreniez combien parfois l'alcool peut faire du bien aux femmes...

— Vous voulez dire aux hommes, surtout lorsqu'il passe par le corps des femmes ?

— Aussi, belle dame ! Mais là, c'est simplement un verre à boire, entre gens de bonne compagnie, sans arrière-pensée.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez là ? Jurez-moi que vous n'en avez aucune !

— ... fine mouche. Intelligente et maligne... une vraie belle femme. Dans la force de l'âge, ce qui ne gâche rien. Dites-moi seulement que la lecture vous a laissée totalement indifférente, Angèle ! Je ne vous croirais pas.

— ... mais...

— Chut ! Que ça ne vous ait pas plu, soit ; mais que vous soyez restée de marbre devant les images qui se déclinent du livre, je ne peux le croire. On peut ne pas apprécier les faits, mais l'amour, lui, est indéniable. Et il en faut tellement à cette femme pour se livrer à ce monsieur de la sorte... Et permettez-moi de vous dire que je sens chez vous un vrai élan et une réelle capacité à donner un tel amour.

— Vous rêvez si vous supposez que je suis amatrice de coups ou d'humiliations. Et ce n'est que ce volet que je retiens de votre Envol de l'ange.

— Bien sûr, mais c'est surtout dans la manière de donner que votre optique diverge de celle de cette dame. Vous êtes capable de faire tout aussi bien, même si c'est dans un registre autre, évidemment. Il n'y a pas que la soumission dans l'amour. C'est simplement une manière de parvenir au nirvana pour Solange, le personnage fictif du livre. Soyez-en sûre, vous êtes faite pour l'amour... et remarquez que je dis bien « l'amour », pas « le sexe ».

Pour la boisson, la brune ne refuse pas, et Vassilius se redresse pour filer vers la cuisine. Elle entend alors des sons qu'elle n'identifie pas formellement. Certains oui, d'autres non. La porte d'un réfrigérateur lui donne des indications sur ce que prépare son hôte. Et lorsqu'il revient, porteur d'un plateau, de deux verres plantés et d'une bouteille de cidre près d'un shaker, elle se demande quelle mixture il a bien pu concocter. *« Pourvu qu'il n'ait pas collé un truc illicite dans mon breuvage... »*

— Voilà, ma belle ! Mon fameux Natural Climax. Goûtez-moi ça, et vous m'en direz des nouvelles !

— Je peux savoir avant d'y porter mes lèvres ce que vous avez mis là-dedans ?

— Oh, que du bon, ma très chère Angèle, que du bon... À tel point qu'un blanc de vos œufs frais fait partie de sa composition. Ne vous faites pas prier ! Trinquons... à vos visites, que j'espère désormais quotidiennes.

— Bon, je vais vous faire une confiance aveugle.

— Je peux boire le premier si ça doit vous rassurer.

— ... !

Cette proposition a le don de calmer les doutes de la lectrice. Angèle lève donc son verre rempli d'une sorte de liquide de couleur claire. Et Vassilius, fidèle à sa parole, après avoir entrechoqué son godet à celui de son invitée, boit une gorgée de sa fameuse boisson. Alors elle n'a plus d'inquiétude et lampé une bonne goulée de ce mélange au goût exotique. Le bonhomme sourit de la voir si perturbée et méfiante encore.

— Vous savez, ce n'est que du poiré Passy, du blanc d'œuf, du jus de citron, de la téquila et du gingembre, le tout enrobé d'un sirop d'agave. Pas de quoi vous empoisonner.

— Oui ? Ça offre des saveurs surprenantes, mais c'est bon... je crois que j'aime beaucoup.

— Eh bien, vous m'en voyez ravi ! Si seulement vous aimiez mes lectures...

— Qui vous parle de les détester ? C'est tout aussi imprévu que votre cocktail, c'est tout. Il suffit que je m'habitue à ceux-là.

Elle jette ces mots sans le regarder, comme si le regard du type l'indisposait trop. Elle se tait ensuite, laissant le choix à Vassilius d'interpréter comme il l'entend ce qu'elle vient de cracher tout de go.

Après de longues minutes de silence, c'est lui qui crève le mur pesant :

— Vous reviendrez demain, malgré tout ?

— Malgré tout quoi ? Vous êtes resté dans les normes d'une courtoisie conventionnelle, me semble-t-il. Et puis je suis là pour lire, pas forcément dans l'obligation de partager avec vous le goût de vos choix littéraires.

— Bien vu ! Dommage encore que vous n'ayez pas envie de partager plus en ma compagnie.

— Comme quoi, par exemple ?

— Ben... je ne sais pas trop. Si vous conveniez avec moi du choix par exemple d'une jupe plus courte... ou d'une tenue... moins monastique. Vous comprenez ?

— Pas tout, mais la ligne directrice, oui.

— Et ça vous inspire quelles réflexions ?

— Ça, Monsieur Moreau, c'est à découvrir, ou pas...

C'est sur cette phrase au double sens qu'un nouveau verre passe des lèvres à l'estomac de la brune. Puis il est temps pour elle de prendre congé du propriétaire de l'ancienne maison de Justine. Et le chemin fait à pied la ramène vers son propre logis pour une fin d'après-midi aussi calme que les précédentes, mais avec de drôles de pensées inscrites en lettres de feu dans son cerveau. Ce type sait parler aux femmes ; et pourquoi se cacher qu'elle n'est pas insensible à ses paroles, ou à son charme ? Elle n'a pas encore décidé. À moins que ce ne soit en fait à la conjugaison des deux...

Folie passagère

Qu'est-ce qui pousse les uns et les autres à lâcher prise ? Difficile à dire ! Mais savourer le plaisir de faire un écart dans une vie bien rangée... peut-être...

Si d'après un dicton bien connu la nuit porte conseil, celle de la brune se fractionne en morceaux de rêves où des lanières de cuir viennent se frotter à la peau délicate de son épiderme. Surtout dans des endroits si indécents à décrire qu'à diverses reprises des éveils passagers ne facilitent guère la remise en forme. Le petit jour, renaissant des cendres de la veille, stoppe enfin les mini-cauchemars. Angèle met un temps infini à décider de la marche à suivre : se rendre ou pas chez le vieux Parisien expatrié ? Et lorsqu'enfin elle prend fait et cause pour une troisième tentative chez lui, c'est sur sa tenue vestimentaire qu'achoppent ses tergiversations.

Finalement, les paroles du bonhomme qui lui remontent en boucle dans le crâne sont pour beaucoup dans une décision de choisir une jupe qui dénude largement les genoux ; et le chemisier qui masque sa poitrine est à l'avenant, presque trop serré pour contenir le mini-paradis qu'elle arbore en temps ordinaire. Sait-elle seulement pourquoi elle opte également pour une liberté totale de ces seins qui en tendent le tissu ? Pas vraiment, mais elle se sent bizarrement excitée par une situation que le voisin a su rendre glauque.

Un instant, une pensée de ne rien porter sous sa jupe lui effleure l'esprit ; elle y renonce avec une sorte de regret, se disant que c'est tout de même moins vicieux de garder une culotte. Elle sourit béatement à une image qui se force un passage dans son crâne : celle d'un étrange plaisir, celui de savoir qu'elle serait presque contente de se la voir retirer... ou mieux, que Vassilius lui impose de l'enlever, pour la seconde d'après se traiter de folle, de cinglée ; pire, de salope. Et c'est bien ce qui la met en joie ! Et avec ces salaces obsessions, un trouble inconnu lui fait humidifier le fameux triangle de coton. Reste qu'après un en-cas pris sur le pouce, elle ne sait plus trop si elle doit se rendre chez Justine.

Qui dit « chez Justine » dit, bien entendu, chez le nouveau propriétaire de la maison. Et plus l'heure du rendez-vous approche, moins le courage de s'y

rendre est violent. Si elle tergiverse trop, elle risque d'être à la ramasse, et il n'y aurait rien de pire que de se montrer affectée par une arrivée en retard, surtout si elle est habillée en... cochonne. Et c'est donc par le même sentier des écoliers qu'elle coupe à travers la campagne pour rejoindre le gars. Y étant arrivée, elle n'a pas le loisir de sonner : un petit mot affiché sur le panneau de chêne l'exhorte à entrer sans le faire :

Chère Angèle,

Si vous avez lu ce mot et si vous entrez, c'est de ce qui suit.

1) Entrez et allez directement au salon, en marquant une halte dans la cuisine.

2) Avant de passer dans la pièce où je vous re-

vo

3) Dans cette corbeille, un bandeau s'y trouve ; vous le garderez dans la main.

4) Vous prendrez place sur le fauteuil que vous occupiez hier, passerez le bandeau et attendrez ma venue, le

Du cas où vous ne seriez pas d'accord, vous trouverez une enveloppe rebord de la fenêtre de la cuisine : votre salaire pour le mois en cours.

Vassilius Moreau

Comment ne pas avoir un mouvement de recul devant un tel poulet ? Face à la porte, la brune sent ses cannes se dérober sous elle et doit faire un bel effort pour se maintenir debout. Les premiers instants passés, elle danse d'un pied sur l'autre. Partir ou entrer ? Mais si elle franchit le pas de cette lourde porte, que va-t-il lui arriver ? Un sacré chambardement se déroule dans sa caboche. Que faire ? Oser, ou pas ? Cruel dilemme qui la paralyse sans qu'elle ne puisse choisir... Sa résistance s'effondre tout à coup, et c'est avec un long soupir que de sa petite main elle actionne la clenche.

Il est trop tard pour faire machine arrière. Elle vient de pénétrer dans la cuisine, et là, un large panier en osier lui fait un clin d'œil. D'abord elle saisit la longe de feutre noir sur laquelle deux renflements indiquent la position des quinquets. Elle triture ce morceau d'étoffe puis sa main libre se déplace vers les boutons de son chemisier. Un autre soupir se fait entendre dès qu'elle attaque le déboutonnage qui libère petit à petit ses seins. Elle tremble vraiment, ce qui rend la manœuvre plus ardue.

Intérieurement elle se traite de folle, de dépravée, mais elle doit admettre aussi que son corps répond très bizarrement à cet incroyable strip-tease. Une moiteur inaccoutumée sous les aisselles – et même bien plus bas... – alors qu'elle laisse glisser sa culotte sur ses quilles. Il y a bien longtemps qu'elle n'a pas connu

de telles sensations, en gerbe depuis tant de temps. Et cette fois la voilà nue chez un presque inconnu qui lui a intimé l'ordre de tout enlever. Pourquoi a-t-elle, malgré la sensation qu'il s'agit d'une grosse connerie, l'intuition que si elle parvient à surmonter sa peur, ça va être une fête ?

Les pieds en contact avec le froid carrelage, elle se dirige rapidement vers le salon et son fauteuil salvateur. Là, le tapis lui assure un minimum de protection. Elle se positionne sur le siège qu'elle occupait, habillée, la veille. Dans sa paume, roulée en boule, la langue d'étoffe sombre. Elle hésite encore un quart de seconde, chouffe partout pour voir si elle est surveillée, et lentement déplie sur ses yeux ce qui va la rendre aveugle. Les deux proéminences de la bande se logent sur les paupières qu'instinctivement elle ferme. Sur sa nuque, ses mains lient les deux brins du bandeau qu'elle serre juste assez pour qu'aucune lumière ne traverse le chiffon.

Immobile, le dos poussé au maximum contre le fond du siège, il lui revient en mémoire la dernière recommandation de Vassilius : ne pas garder ses jambes serrées l'une contre l'autre. C'est donc avec le cœur qui bat la chamade et un souffle plutôt court qu'elle écarte son pied droit du gauche, ce qui a pour effet de créer une sorte de couloir entre ses deux guibolles. Elle imagine bien que le type, s'il s'assied sur le sofa, va avoir une superbe vue sur sa chatte, ou du moins sa toison pubienne, mais elle reste dans cette position alors que des bruits dont elle ne connaît pas la provenance retentissent dans la pièce.

L'occupant de la maison doit être tout proche d'elle. Angèle suppose même que le léger déplacement d'air qu'elle surprend sur sa gauche est dû au passage de Moreau ; enfin, elle veut croire que c'est bien de lui qu'il s'agit. Elle se crispe encore un peu plus. Pas un mot, juste ce silence usant qui enveloppe pourtant des sons indéfinissables. Que peut-il bien ficher ? Pourquoi ne la rassure-t-il pas d'une parole, voire d'une caresse ? C'est quasiment insupportable ! Tous les muscles de la brune sont tendus, en totale alerte, mais il ne se passe rien, si ce n'est ce glissement feutré qui se précise du côté du divan.

Un long frémissement parcourt soudain le corps de la brune. Quelque chose a frôlé ses pieds, rapide, doux, mais impossible de déterminer ce que c'est. Par réflexe, ses bras bougent un peu, ce qui provoque enfin une réaction chez le mateur qui squatte le canapé.

— Non ! S'il vous plaît... Ce n'est que ma Lisette, ma chatte qui se frotte à vos pieds. Ne bougez pas, je vous en prie. Laissez-moi admirer la beauté de votre corps.

— ...

— Vous avez un grain de peau sublime. Un régal pour les yeux... Que pensez-vous du fait d'être vue mais de ne rien deviner de qui vous observe ? Vous avez ma parole qu'il ne vous sera rien fait que vous ne vouliez. Et puis si par hasard

vous n'aimiez pas mes câlins... dites-moi simplement d'arrêter : je ne suis pas là pour vous forcer à faire ce que vous n'approuvez pas. D'accord ?

— ...

— J'ai besoin que vous le disiez haut et fort. Pas d'ambiguïté ! Vous êtes majeure et vous savez ce que vous faites, n'est-ce pas ?

— ...

— Répondez simplement, s'il vous plaît !

— Ou... oui. Je sais.

— Avez-vous quelque chose contre les massages ?

— Les massages ?

— Ben oui, vous savez, les caresses avec les mains, des frictions sur certaines parties du corps. Ça vous déplairait que je vous masse ?

— ... Je... franchement, je ne sais pas.

— Vous voulez que nous tentions le coup ?

— Je ne suis pas très rassurée ; ça se sent, non ? Ma peur a une odeur très spécifique.

— Mais non ! De plus, vous êtes très belle... et puis vous avez ma parole ; mais c'est à vous de décider. Nous continuons, ou vous n'êtes pas d'accord pour un galop d'essai ?

— Vous, saurez-vous arrêter si je vous le demande ?

— Ma parole ne vous suffit pas ? C'est mal me juger, Angèle !

— Je ne vous connais que bien peu...

— Oui, mais je ne suis pas un prédateur non plus. Vous avez votre libre-arbitre, et rien ne vous a obligée à suivre les recommandations écrites sur le bristol de la porte. Et puis avez-vous seulement regardé dans l'enveloppe qui est sur la fenêtre ? Celle de votre salaire ?

— Non pour l'enveloppe, et oui, je suis là de mon plein gré et en toute connaissance de cause.

— Ma question reste en suspens : aimeriez-vous être massée ?

— Pourquoi pas ?

— Parfait ! Je vais donc vous prendre la main et vous guider vers une table spécialement conçue pour ce genre d'exercice. Ça vous convient, Angèle ?

— ... Ou... oui...

— Bien !

Le bruit du corps qui déleste le sofa de son poids, la femme assise le perçoit distinctement. Et la main qui vient serrer ses doigts l'accompagne dans sa remise sur ses pieds. Lentement, sans rien voir de ce qui l'entoure, il lui semble qu'elle quitte avec Vassilius le confort douillet du salon, mais pas pour un long voyage, non : quelques pas, puis la voix mâle pénètre de nouveau ses oreilles :

— Devant vous, il y a une table pas très large. Je vais poser votre main sur le milieu de celle-ci et vous aider à vous y étendre sur le ventre.

— ...

Sous la paume gauche d'Angèle, la douceur d'une sorte de matière agréable au toucher. Alors elle s'assoit en premier lieu sur le rebord de cet étal, puis elle se met à plat ventre. Sous son visage, comme un trou, toujours invisible puisque ses yeux sont encore obturés par le bandeau. Vassilius lui place une serviette roulée sur le bas du dos. Puis c'est entre ses omoplates qu'un liquide presque froid coule durant quelques secondes, et d'un coup, la chaleur des pattes masculines qui vont et viennent, étendant sur la peau le liquide qu'elle juge gras. Alors l'esprit de la quadragénaire vagabonde. Depuis quand une personne s'est-elle ainsi permis de lui triturer la peau ? À quand remonte sa dernière relation sexuelle ?

Elle tente de faire le point dans une cervelle bien embrouillée par des images de plus en plus perverses. La dernière fois ? Avec le directeur de la boîte où elle était employée. Une sorte de dernière chance pour sauver son boulot. Pour quel résultat ? Une partie de jambes en l'air dans le local de la photocopieuse, un coup de chaud sans envergure, sans saveur, qui n'avait pas changé le cours des choses : lourdeé sans ménagement, comme tant d'autres avant elle. Et là, à quelques centaines de mètres de sa maison, dans celle d'une vieille voisine, le nouveau propriétaire de la baraque lui frotte le dos.

Il s'apprête sans doute à aller plus loin dans les câlins sans pour autant qu'Angèle ne se formalise de cette situation étrange. Sur son flanc droit, la présence du type qui joue avec sa peau, mais elle ne fait pas un geste pour mettre un terme à cela : c'est si bien fait qu'elle n'a aucun désir que ça se calme. « *Et si d'aventure le gaillard se perdait dans des endroits inutilisés depuis... trop longtemps ?* » La brune soupire, et il ne peut l'ignorer. Du reste, il est si peu dupe qu'il le dit haut et fort :

— On dirait que ça te plaît !

Elle ne répond pas, mais note au passage que le « vous » poli est abandonné au profit d'un « tu » nettement moins cérémonieux. Après tout, une petite compensation, un retour vers des pratiques qui lui rappellent qu'elle est encore une femme, et désirable qui plus est.

— Tu aimes ça, on dirait !

— ...

— Tu peux parler aussi. Tu veux que je libère tes yeux ?

— Si c'est possible...

— Mais bien entendu que ça l'est : il te suffit de le dire. Je veux seulement te prévenir que je suis... moi aussi, sans rien.

— Nu ? C'est ce que vous voulez me faire savoir ?

— Oui : je suis à poil !

Les paupières restent closes malgré le retrait de ce qui jusque-là lui conférait une sécurité relative. Ne rien voir permet également de ne rien savoir ! Un raisonnement spécial pour un moment non moins spécifique. Les mains viennent de reprendre leur cheminement hasardeux sur le corps offert de la femme allongée. Elles sont câlines, entraînant dans leur sillage une huile odorante qui embaume l'espace. Ouvrir les yeux ou les tenir obstinément fermés ? Un autre va-et-vient entre le monde des rêves et celui plus prosaïque d'une réalité nauséabonde ? En cet instant, c'est dans la tête d'Angèle que se livre une bien curieuse bataille : regarder la réalité en face et se savoir entre les pattes du Parisien, ou se terroriser volontairement dans le noir pour ne pas se risquer à une déception possible ? Il lui faut un sacré courage pour enfin laisser filtrer la lumière. Et comme son visage est planté dans le vide qui constitue le haut de la table de massage, la première vue qu'elle a de l'endroit, c'est le sol. Une moquette de laine épaisse. Puis, dans son champ de vision, deux pieds qui se meuvent latéralement le long de son autel. Vassilius œuvre toujours, et pour le coup elle ne regrette pas ce que font les doigts qui la malaxent. Un petit bonheur volé au temps qui s'enfuit.

C'est sur le haut de ses reins que la cotonnade qui lui recouvre les fesses constitue la limite des manipulations du masseur. S'il n'a pas encore franchi la barrière symbolique du drap de bain, c'est qu'il a ses raisons. Lesquelles ? La dame dorlotée n'en sait pas plus.

— Ça va ? Tu te sens bien ? Je ne te fais pas trop souffrir ? Parce que pour que ce soit efficace, il faut que les chairs s'en souviennent.

— ... ? Je ne pige pas.

— Laisse ! Je me parle plus à moi-même qu'à toi. Je peux... retirer ce qui entrave mes mouvements ; tu es d'accord ?

— Vous avez déjà tout bien observé, me semble-t-il, dans votre salon...

— Le devant de la scène, oui. Mais là, il s'agit du verso, et c'est plus... enfin, je veux t'entendre dire oui ou non.

— Faites-le : ça vous dérange, de toute façon !

— C'est vrai. Et si tu regardes de mon côté, tu peux en vérifier les effets immédiats.

— ...

Angèle se garde bien de relever la tête. Elle se trouve bien plus à l'aise de ne visionner que ce rectangle réduit du sol où seuls des orteils et une minuscule partie des jambes sont visibles. Elle se doute que le type ne demeure pas de bois ; et si cette pensée la dérange, son ventre, lui, ne s'aligne pas sur cette idée. Il réagit avec des spasmes perceptibles par l'ensemble de son être. L'homme peut encore les mettre sur le compte de ses manœuvres, mais pour combien de temps ? De plus, une des deux pattes masculines vient de s'aventurer sur le derrière dont les fesses sont désormais à sa portée. Le vrai frisson qui parcourt

l'échine de la massée n'est pas dû uniquement à cet attouchement encore sibyllin, et ce n'est que lorsque la seconde paluche vient en renfort de sa sœur qu'un gémissement filtre à travers la gorge de la patiente. Puis c'est une longue litanie de soupirs, dont le chef d'orchestre doit se délecter. Il doit bien sentir qu'il parvient à son but, qu'elle ne pourra bientôt plus retenir une sorte de jouissance diffuse. Et il en profite de plus belle ! Cette fois, les deux demi-lunes sont largement entreprises, triturées par les paumes, par aussi de petits pincements des doigts qui composent une musique bienfaisante. Et la partition livre des notes faites de soupirs entremêlés de silences.

Lentement, pour peut-être faire durer son propre plaisir, Vassilius exagère les mouvements, vient et revient sur certains endroits précis dont lui seul connaît les possibilités. Les sensations qui montent dans le corps de la volontaire prennent un chemin impossible à rebrousser, et l'effleurement passager des muscles circulaires nichés au fond du sillon oblige la brune à bloquer sa respiration durant quelques fractions de seconde. La ronde continue, persiste pour se perdre plus bas, là où finit l'entaille d'un sexe débordant d'une sueur claire. Comment demeurer immobile alors que tout le corps ne demande qu'à exprimer son approbation ?

Quand change-t-il de place ? Elle le sait, le voit grâce aux déplacements des pieds. Il est désormais debout devant elle. Ses mains vont de ses fesses à ses épaules pour stopper leur élan à la base du cou. Pourquoi diable n'a-t-il pas insisté sur le point de départ de ses jambes, dans la fourche où se niche... son triangle intime ? Un supplice, c'est ce qu'il veut lui infliger ? Mais pourquoi la punir puisqu'elle ne refuse rien ? Va-t-il oser la laisser dans une attente horrible ? Pour l'heure ses mains sont sur sa nuque pour mieux s'attaquer à son cuir chevelu. C'est bon... mais sans doute que c'est ce qu'elle espère ; et puis elle veut croire que ça va revenir.

Les paumes s'appliquent désormais sur ses tempes. Elles s'y agrippent pour soulever délicatement l'ensemble de sa caboche. Vassilius maintient d'une seule d'entre elles le menton relevé tandis que de l'autre il glisse un oreiller sous le visage. Elle saisit qu'il vient de combler l'ouverture où elle se pensait à l'abri. Une manière subtile de l'obliger à regarder ce qui se passe ? Angèle n'a pas le temps de trop se poser la question. Un doigt flirte avec ses lèvres.

— Ouvre la bouche.

L'ordre, pas vraiment sec, vient secouer les oreilles de la brune. Surprise, elle desserre bien évidemment les mâchoires, et un index raide s'infiltré dans l'espace ainsi découvert.

— Suce... suce mon doigt, jolie cochonne !

Pour seule réponse, une aspiration des phalanges intrusives. Le bruit de succion est épouvantable dans le silence de la pièce. Puis le visiteur se retire, au profit de quelque chose de tout aussi pressant. Ça y est ! Angèle sent entrer dans

son champ de vision un dard bandé qui s'avance vers l'endroit laissé vacant. Aucune panique chez elle. Elle sait, elle est prête, et le sexe raidi par l'envie entre en elle par la bouche. Les paumes ont repris leur place sur les tempes, gardant droite la tête, ce qui guide les poussées rectilignes du bassin de Vassilius. Le mât s'enfonce profondément dans la gorge, repoussant sur le côté une langue prise par surprise.

Une fois, dix, puis il n'est plus question de compter. Chaque aller est suivi d'un retour, mais tous ces mouvements se font avec souplesse, et surtout une lenteur exaspérante. Le gars prend un vrai plaisir à baiser la bouche de la lectrice. Et Angèle se prend au jeu de la souris mangée par le chat. Elle laisse faire, sans renâcler. Il ne lui est guère possible de sucer dans de telles conditions, alors elle se contente de se faire limer gentiment, et la queue qui la saute oralement continue ses passages réguliers, ô combien lascifs ! Et ce qui doit arriver la surprend une fois de plus : un léger soubresaut fait savoir – mais un peu tard – que l'issue n'est pas très loin.

Une première larme gicle et arrache un soupir à Vassilius, puis c'est un écoulement continu qui perdure durant quelques secondes. L'inondation de sa glotte lui provoque des haut-le-cœur. Lui, il n'en tient pas compte – ou bien ne s'en aperçoit-il pas – totalement concentré sur son éjaculation. Lorsqu'il laisse enfin reculer sa verge qui se vide, elle déglutit précipitamment avant de reprendre un peu d'air frais. Le gland stationne dans les parages de ses lèvres, un fil gluant de sécrétions reliant la bouche au méat... Puis doucement le sexe se dégonfle, perdant de sa superbe. Angèle met de longues minutes à reprendre ses esprits.

Dans un geste presque amoureux, le gaillard dont l'organe est en berne carresse les joues de la brune qui ne tente pas de se remettre debout. Elle semble attendre. Oui, mais quoi ? L'engin qui n'a plus vraiment fière allure ne donne aucun signe de renaissance. D'un coup, Vassilius Moreau se penche sur la femme allongée. Les yeux dans les yeux, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre, c'est comme une évidence : deux paires de lèvres qui s'approchent, deux bouches qui se cherchent, des salives qui se mêlent, et un vrai mélange de sécrétions enivrent les complices d'un drôle de moment.

Il y a presque de la magie dans cet élan qui réunit cet homme et cette femme. Douceâtre saveur qui chamboule l'âme sensible d'une Angèle prête à tout subir et un Parisien expatrié incapable de redresser la barre. Trop tôt encore pour remettre le couvert, mais ce n'est sans doute que partie remise. Deux mains aussi s'enlacent, le corps féminin se tend vers celui plus noueux du monsieur. Quand s'est-elle assise ? Tout se déroule comme au ralenti. Lui la serre contre sa poitrine, elle ne refuse plus la cage protectrice d'un torse glabre. Nouvel élan labial qui enchevêtre les sentiments de chacun d'eux, puis un filet de voix qui lézarde le silence de la pièce :

— J'ai envie de faire l'amour. Envie de vous sentir en moi.

Pour toute réponse, une main qui lisse la chevelure brune. Impuissance d'un homme qui vient de donner le meilleur de lui-même dans une salve d'honneur, ou simple pause avant de revenir sur le front d'une guerre câline ? Les mots de la quadra ont-ils dépassé le cadre de l'écoute chez cet homme qui la cramponne contre lui ? Enfin une réplique savamment dosée pour faire écho à ses espoirs :

— Viens. Viens, Angèle. Prenons quelques minutes pour souffler, et je te donnerai ce que tu attends. Moi aussi, je veux te prendre, mais pas avec force ou violence. Simplement après de multiples caresses et une infinie tendresse. Je veux de toi tout ce que tu peux offrir, visiter chacune de tes cavernes, Cro-Magnon d'un pur moment sexuel. Oui, viens. Quoi de mieux qu'une vraie couche pour se donner du plaisir ?

— ...

Il l'entraîne gentiment, gardant dans sa patte sa menotte moite. Elle est amenée sur un autre autel, celui plus conventionnel d'une chambre agréable. Lentement basculée sur un drap, elle laisse faire le guerrier. Cette fois, à genoux sur le parquet, il enfouit son visage entre deux cuisses largement ouvertes, et sa langue débute là une danse qui cible parfaitement l'entrée de sa chatte. Alors pourquoi ne pas se bercer de ces incroyables et précieux passages sur d'autres lèvres bien ourlées ? Les chairs écartées avec une infinie délicatesse par la bouche qui aspire, lèche, monte et descend le long du sexe béant, tout concourt à la faire frémir.

De nouveau les paupières closes, il lui faut se faire à l'idée que ce type sait s'y prendre, qu'il a une grande expérience avec les femmes. C'est donc après une léchouille endiablée, une véritable délivrance de sentir ce corps mâle prendre position derrière elle. Vassilius colle sa poitrine contre son dos, cherchant de sa main celle de la brune. En la faisant glisser entre les cuisses de la dame, il l'amène à serrer entre ses doigts un engin qui a retrouvé une seconde jeunesse. Il ne reste plus à Angèle qu'à placer la trique dans la bonne trajectoire. Un soupir qui en rejoint un autre, sorti tout droit de la gorge du bonhomme, et le ballet prend vie.

Les choses ensuite deviennent très floues pour celle qui renoue avec un plaisir physique envoûtant. Les coups de reins vont crescendo, et quelques gémissements s'intensifient ou se diluent dans l'espace clos de la chambre à coucher. Il n'est plus temps de tergiverser, plus l'heure non plus de se demander si c'est bien ou mal. Les sensations diverses qui accompagnent cette sexualité revenue emportent Angèle dans un tourbillon de félicité. C'est si bon qu'elle en oublie que ce gars est presque un inconnu. Le temps n'est plus aux pensées, mais seulement aux actes... et celui qui se joue là ne doit pas en être le dernier.

Les graines qui remplissent la mangeoire, l'eau qui coule dans la gamelle et la volaille qui se bouscule pour atteindre sa pitance ne parviennent pas à sortir Angèle de son rêve tout éveillé. Comment en est-elle arrivée là ? Se laisser sauter comme la dernière des dernières... Et le plus incroyable dans cette affaire, c'est bien qu'elle a aimé ça ! Toute la mise en scène autour, surtout. Elle a beau réfléchir, se dire que c'est parce qu'elle était en jachère depuis trop longtemps que son corps l'a trahie, aucune des réponses que son esprit échafaude n'est satisfaisante. Elle retombe inlassablement sur une identique conclusion : elle aime ça !

Oui ! Elle adore ce genre de petit jeu du chat et de la souris. Elle n'est pas amoureuse du bonhomme ? Bien sûr que non ! C'est bien par sa manière de la ramener sur l'échiquier du sexe qu'elle en pince. Lorsqu'elle avait quitté la maison de Vassilius, elle s'était juré qu'elle n'y retournerait plus. Et là, deux heures après cette séance de folie, elle se force déjà pour ne pas y courir de nouveau. Ce n'est pas elle, cette femme qui ne pense plus qu'à se laisser faire encore et encore... Impossible, elle doit se raisonner, arrêter de penser à ce qui est arrivé. Mais bon sang, que c'est difficile !

Ses réflexions n'ont pas vraiment évolué alors qu'elle s'allonge dans son grand lit. Toutes les images d'un après-midi totalement débridé sont en embuscade derrière son crâne. Tout se bouscule en myriades de flashbacks qui, inlassablement, la remettent dans un état second. Et pour la énième fois elle se retourne sur sa couche, cherchant un sommeil qui ne veut pas d'elle. Alors, par pur réflexe – et puis surtout parce qu'elle veut croire que ça va l'aider – elle cède à la tentation de se caresser. Ses mains n'ont pas besoin de boussole pour trouver un « centre » humidifié par des images tout droit sorties de ce que lui a fait Vassilius. Au bout d'un temps dont elle ne mesure plus la longueur, elle coule dans une dimension qui n'est ni éveil ni sommeil. Un corridor entre ces deux mondes peuplés de mots dont la seule prononciation à voix haute la ferait rougir. Parfois, la limite entre la félicité et le cauchemar sont bien ténus...

Un son extérieur curieux, comme si les volets subissaient des coups violents, c'est ce qui fait sursauter Angèle, pas très en forme après sa nuit plutôt mal vécue. Le silence de sa chambre est pourtant toujours entrecoupé par ces sons dont elle ignore la provenance. Se remettre sur ses pieds pour voir ce qui se passe. Un premier pas sur un sol froid... un vrai lever douloureux.

Les deux battants de bois qui s'entrouvrent montrent un temps pourri. Dans la continuité de ceux des jours précédents, ce matin est pire, sans doute. L'eau du ciel s'est transformée en grêle, et ce sont bien de petites billes de glace qui cinglent les murs de la maison dans un boucan terrible. Précipitamment, la brune referme sa fenêtre. Merde ! Les giboulées de mars couvrent la campagne environnante d'une nappe blanche rappelant à la Nature que les cieux ne sont

pas toujours cléments. Un petit-déjeuner pris rapidement, le feu démarré, les poules et les lapins rassasiés, Angèle tente d'oublier l'épisode de la veille.

C'est bien mal connaître l'obstination du cerveau humain et de son corps. Oui, ce dernier ayant retrouvé les sensations dues aux plaisirs de la chair, il s'allie à la pensée de la dame pour la titiller sans arrêt, et elle finit par se retrouver dans sa douche à se pomponner avec l'arrière-pensée de rendre visite à Vassilius Moreau. Bien sûr qu'elle se rassure toute seule en se promettant de ne rien lui donner, de ne pas se laisser faire. Alors pourquoi se vêt-elle délibérément de façon aussi suggestive ? Toujours pas de soutien pour sa poitrine qui malgré l'âge se tient ferme, et aussi l'absence cette fois d'une culotte qui hier ne lui avait été d'aucun secours. Plus elle se dit que c'est une folie d'y retourner, plus son ventre se noue à l'idée de ce qui l'attend là-bas chez Moreau. Et fatalement, à quatorze heures, elle est devant la porte du Parisien. Il est là devant l'entrée et affiche un large sourire.

— Angèle ! Tu passes entre les gouttes ? Quel temps, cette nuit... nous avons même eu droit à de la grêle ! Pas de dégâts chez toi ? Moi j'ai dû changer une tuile du garage.

— Non. Chez moi, ça va.

— Entre, entre vite, j'ai fait du feu.

Elle s'engouffre dans la maison. Lui n'a pas de gestes équivoques : il est re-devenu le monsieur de la première rencontre, calme et sérieux. Un cachotier qui a donc deux visages... Elle frissonne en retirant son manteau. Elle note qu'il ne montre rien de ce qui s'est passé hier : pas une allusion, pas un mot. Après avoir déposé son vêtement sur une patère il la dirige vers le salon chauffé.

— Je suis content de te revoir. Tu veux bien me faire un peu de lecture ? Après nous discuterons un peu...

— Vous voulez parler de quoi, au juste ?

— Ben, toi et moi trouverons bien un sujet intéressant pour en débattre ; de ce que tu vas lire, peut-être.

Sur la table entre sofa et fauteuil, un bouquin. Différent de celui dont Angèle a lu quelques pages avant de... Il est pourtant de la même auteure, mais cette fois le titre est drôlement suggestif, tout comme l'image de couverture : « Marquée au fer »

Vassilius est bien installé sur la longue assise du canapé. Machinalement, elle attrape le livre.

— Tu veux bien me lire quelques pages depuis la marque que j'ai laissée ?

— ...

Les yeux féminins viennent se poser sur celui qui vient de lui parler. Entre ses doigts qui tremblent un peu, elle ouvre le tome là où il lui dicte de le faire. Et d'un coup les premières lignes apparaissent, mots dansants déjà dans son cerveau. Et c'est en déglutissant péniblement qu'elle ânonne :

Les douleurs sont toutes différentes ; j'aime les analyser, les comprendre. Avant, je ne les reconnaissais pas toujours, mais je les découvrais par la suite. D'autres fois, elles restaient un mystère lorsque je gardais les yeux bandés, longtemps après les avoir ressenties. Elles se mêlaient alors aux autres, indistinctes. Il m'arrivait aussi de retrouver une trace sur ma peau, une marque différente des autres, une marque qui ne ressemblait ni aux fouets, ni à ce qu'il utilisait en général. Et puis peu à peu j'ai commencé à les reconnaître. J'ai appris. Je n'ai plus besoin de voir pour savoir.

Elle perd un peu le fil de ce qu'elle récite. Son esprit ne tient pas à assimiler ce qui se narre là sur ces pages, mais son corps, lui, se tend tout entier dans une immonde envie de sexe. Comment un pareil récit peut-il l'amener à un tel état de besoin ? Elle si sage jusque-là, quelle mouche la pique ? Qu'est-ce qui lui prend ? Elle ne se reconnaît plus dans cette étrange salope qui frémit en analysant les phrases de cette Eva Delambre jusque-là parfaitement inconnue pour elle. Vassilius sourit béatement à l'annonce des lignes qu'elle prononce avec un ton qu'elle veut pourtant bien neutre. Rien à faire, elle suit sa logique de lecture. Baisse du ton aux points, pause à chaque virgule, lectrice plaisante aux oreilles attentives de Moreau.

Une heure que seule la voix de la femme troue le calme du salon. Soixante minutes durant lesquelles Vassilius ne l'a absolument pas interrompue. C'est à la fin d'un chapitre que, lentement, il fait un signe de la main, indiquant à celle qui récite qu'il souhaite une pause.

— Tu lis divinément, Angèle. Dans ta bouche, les mots sont comme des caresses. À ce propos, celles d'hier me sont douces au souvenir... tu veux bien que nous en parlions ?

— ... Je peux avoir quelque chose à boire ?

— Oh, bien sûr ! Attends, je vais chercher de quoi te désaltérer. Tu veux me faire plaisir ?

— Pardon ?

— Oui : me faire plaisir. Tu es là pour cela, n'est-ce pas ?

— ... mais comment, je vous prie ?

— Très simplement : pendant que je me rends à la cuisine, quitte donc tes vêtements.

— Quoi ? Vous...

— Allons, je t'ai vue plus que nue dans ma chambre, et pour bien autre chose qu'un peu de lecture...

Il ne dit plus rien et s'éloigne. Que faire ? Angèle hésite, bien sûr. Mais c'est comme si une main invisible la poussait à obéir à ce type qui pourtant n'a rien d'un bourreau. Il a simplement demandé, sans vraiment élever le ton. Pas un ordre, mais plutôt une simple suggestion. La jupe tombe donc, et le chandail

passé par-dessus les épaules d'une Angèle en transe de nouveau. Les pas annoncent déjà le retour de Vassilius.

— C'est bien. Viens donc à genoux là, devant moi, et je vais te faire boire.

La brune se redresse et se laisse fléchir sur ses articulations. Elle tombe dans la position prescrite par son hôte. Sa main se tend pour saisir le verre qu'il vient de verser mais il repousse gentiment cette patte :

— J'ai dit « te faire boire ». Alors garde tes mains dans ton dos, ferme les yeux et ouvre la bouche.

— ...

Pourquoi est-elle sans volonté devant ce mec ? Sa bouille avance vers le verre qu'il tient. Ses yeux se ferment, et le contact frais sur les lèvres sont autant de bizarreries dont elle ne parvient pas à expliquer les raisons. Se laisser mener comme ça par le bout du nez, ce n'est pourtant pas son genre. Au creux de ses reins, une énorme, une immonde envie qui se concentre principalement sur son sexe. Et elle sait, sent qu'elle mouille plus que la normale. Elle a l'impression que son ventre laisse couler par sa chatte tout le désir qu'elle accumule depuis... qu'elle a lu les pages pourtant salaces d'une Eva Delambre branchée SM.

Inouï de songer qu'elle se laisse littéralement verser dans le bec un liquide dont elle reconnaît les fines bulles. La saveur également ne lui est pas étrangère. Du champagne, à coup sûr. Et ça dégouline autant dans sa bouche que sur sa poitrine dont les deux seins forment une avancée. Ça dure un long moment où le bonhomme la désaltère et l'asperge en même temps. C'est frais, ce qui coule dans le couloir entre ses deux boules aux tétons dressés... Puis le nectar précieux forme un ruisseau qui s'échappe en direction de son ombilic. Le petit cratère retient un instant le vin pour enfin libérer le trop-plein qui va noyer sa toison pubienne.

L'échange cesse avec le retour du verre sur la table du salon. C'est au tour des paluches de Moreau de venir suivre la route du vin. Ils longent le menton en partant de la lèvre inférieure pour mieux souligner le passage du cou, et vont tracer une ligne qui frôle l'intérieur des seins. C'est alors que la bouche masculine s'empare de la fraise la plus proche d'elle. Il est du coup penché au-dessus de la femme en prière. Les dents se referment sur la pointe qui est déjà gonflée du sang de l'envie. Juste un pincement, pas une vraie morsure, mais amplifié bien entendu par le mouvement de recul du buste de l'agenouillée. Et la chair de poule envahit l'épiderme d'une Angèle totalement à la botte de Vassilius.

À quoi sent-elle que subitement il est différent ? À sa voix plus éraillée ? Au ton qu'il emploie pour soudain s'exprimer ? Un peu comme s'il redoutait qu'elle se rebiffe ou qu'elle l'envoie balader ? Mais elle l'écoute, sans saisir en totalité les mots qui sortent de sa gorge mâle. Peut-être que son esprit ne veut tout simplement pas concevoir leur signification ?

— Es-tu prête pour une fessée ? Comme celle reçue par la jeune femme dans le livre ?

— ...

— Tu as le droit de dire non. De parler, surtout, parce que nous sommes là pour échanger nos points de vue. J'ai envie de jouir de ce style de jeu. Tu dois prendre position... mais je conçois qu'il te soit difficile d'imaginer...

— ... !

— Oh, ne crains rien : je reste fidèle à mes valeurs et à ma parole. Tu dois – et en toutes circonstances ce sera toujours le cas – exprimer ton approbation claire et sans équivoque à tout ce que je veux te voir faire. Par tes paroles, mais aussi par tes actes. Et nous allons convenir d'un code si tu le désires.

— Un code ? Je ne saisis pas vraiment...

— Disons qu'un mot dans ta bouche peut ou pourrait être un signal pour moi. Je m'explique. Imaginons que je te fesse et que tu trouves que c'est trop... douloureux. Tu n'as rien d'autre à dire que ce mot pour que je sache de mon côté que tu veux arrêter. Pas de cris, pas de crise, juste le code... enfin, tu vois, il peut s'appliquer dans tous les domaines, que ce soit dans la vie courante, sexuelle ou quotidienne.

— Mais...

— Nous devons aussi parler non seulement de tes envies, mais aussi de mes désirs qui ne sont pas forcément les tiens.

— Par exemple ? Expliquez-moi...

— Voilà, j'y viens... J'aimerais que samedi tu sois docile. Je dois recevoir Franck, un de mes amis de Paris, et il me serait agréable que nous couchions tous les deux avec toi. Ton avis sur la question ?

— Vous... vous avez l'intention de me prostituer ?

— Non : juste faire un vrai trio avec lui et toi... Tu as ton mot à dire. Mais nous en reparlons tout à l'heure. Pour l'instant je te voudrais, toujours à genoux devant le canapé, le buste appuyé sur l'assise. J'ai besoin de te caresser les fesses et de te donner quelques petites claques pour tester ta résistance ! Tu veux bien essayer ?

— Et quel est ce mot que je devrais dire, si je ne veux plus ?

— Choisis-en un, et il servira désormais à chaque séance.

— Parce que vous avez l'intention que ça se renouvelle chaque fois ? Souvent ?

— Je ne connais pas de femme qui ait goûté à ces jeux et qui n'y soit pas revenue à plus ou moins longue échéance. Et je te l'ai dit : tu es faite pour cela malgré tout ce que tu penses.

— Je...

— À toi de te décider. Je comprendrais tout à fait que tu renonces, mais ce serait dommage.

— Dommage ?

— Oui, dommage.

— Non : « dommage », c'est le vocable que j'emploierai pour dire stop. Vous voyez ?

— Ah, d'accord. Ça veut dire que tu es prête pour un essai ? Pour une vraie fessée ?

— Je veux bien voir une fois ce que ça donne... mais vous n'allez pas me brutaliser ?

— Non, juste monter un peu dans les tours, et la limite sera celle fixée par « dommage ».

— Pas de marques, s'il vous plaît. Je peux vous faire confiance sur ce principe-là ?

— C'est dit, promis aussi.

Angèle se tait. Une dernière hésitation, un coup d'œil vers ce Vassilius qui se relève du siège pour lui laisser plus de place. Elle avance, toujours sur les genoux, et sa poitrine se porte sur l'assise du long siège. La tête dans les coussins, elle se trouve avec le derrière proéminent. Ce sont en premier lieu les mains qui frôlent ce cul outrageusement offert. La brune, les yeux fermés, attend sans trop savoir quoi. Quelques caresses, puis la voix de plus en plus rauque qui plonge au cœur de ses oreilles :

— Je peux prendre plutôt ma ceinture ?

— ...

— Lève la main gauche si tu es d'accord.

Quelques secondes... une éternité avant que le bras ne décolle la menotte du cuir sur lequel elle se crispe. Raidie dans une attente insupportable, elle reprend un peu d'air dans ses poumons alors que la langue de cuir se balade sur le haut de ses reins. Ça glisse, coule sans rudesse, juste un passage qui la fait frémir. Puis, plus aucune sensation d'effleurement : sans doute que le bras qui prend de l'élan vient d'éloigner la ceinture de son cul. Et celle-là cingle d'un coup, bien loin de l'endroit où la femme l'attend. Une fois, deux fois, sans douleur véritable, mais avec un drôle de bruit mat alors que les coups lui strient les fesses. Bon, c'est supportable.

Moreau insiste encore une dizaine de fois, toutes de la même intensité, puis la « punition » s'arrête, mais il parle une fois de plus :

— Je vais t'en donner encore deux ou trois... mais cette fois tu vas devoir serrer les dents. D'accord ?

— ...

— Si tu ne veux pas répondre mais que j'ai ton aval, lève seulement le bras comme précédemment.

La patte d'Angèle se décolle tout juste du divan que le coup est déjà parti. C'est sec, ça claque, et elle crie pour de bon. Pas de douleur : de peur. Et dans la

foulée une autre frappe est exécutée avec une pareille précision, mais sur la seconde niche. Puis encore par deux fois avec une régularité de métronome. Elle est cognée un peu plus durement. La paume de Vassilius vient caresser la peau endolorie de celle qui vient de subir sans rechigner sa première « correction ».

— C'est fini. Tu vois, ce n'est pas si terrible, et tu n'as pas eu à employer ton « dommage ». Laisse-moi voir un peu...

La patte qui masse doucement les deux demi-lunes file un cran en dessous. Un doigt entrouvre les ailes du sexe d'où perle une fine sueur.

— Je vois que tu mouilles vraiment. Tu aimes ça ?

— ...

— Tu aimes ça, Angèle ?

— ... ou... oui !

— À la bonne heure ! Bien, asseyons-nous, veux-tu ?

— Oui.

— Mais auparavant dégrafe mon pantalon, je veux te faire l'amour... enfin, que tu viennes t'asseoir sur moi. Tu es d'accord ?

— Ou... oui.

Elle tremble sur ses jambes, se remet tant bien que mal sur ses cannes et se lance dans l'ouverture de la braguette comme il le désire. Lui non plus ne porte pas de slip : sa queue raide sort de son futaal comme un diable de sa boîte. Elle doit forcer pour baisser le pantalon du gaillard. Et enfin nu tout comme elle, il s'installe tranquillement là où reposait précédemment sa poitrine.

— Viens, viens t'asseoir sur ma bite, ma belle...

Aussitôt commandée, la manœuvre est exécutée. Et Angèle s'empale seule sur le vit qui entre en elle sans aucune résistance, tant elle est humide. Vassilius ne fait aucun effort, et c'est bien elle qui se trémousse pour se donner le plaisir qu'elle escompte. Ça ne prend guère de temps pour qu'elle soit au bord de la rupture. Quant à lui, il semble curieusement être capable de retenir son éjaculation au-delà du possible. Mais dès qu'elle annonce la montée de sa jouissance par des gémissements et des trémolos accentués, il se laisse aller à se vider enfin dans ce calice soyeux, et le sperme se mélange aux sécrétions de la brune.

Les baiseurs se serrent très fort l'un contre l'autre.

La délivrance

Se laisser bercer par les événements, y participer activement, n'est-ce pas le lot de monsieur ou madame « Tout-le-monde » ? Un petit tour et puis s'en va !

Repus de sexe, deux corps alanguis soudés l'un à l'autre sur un canapé reprennent pied dans une réalité un peu tronquée par l'acte qui vient de les rapprocher. Un long silence que seuls les crépitements de la bûche qui brûle dans l'insert rompent de temps à autre. Les meilleures choses du monde ont toutes un début, et par voie de conséquence une fin. Vassilius caresse d'une main paternelle le visage de celle qui lui a tout laissé prendre. Il écorne d'un coup la tranquillité du salon :

— Tu as été... merveilleuse, Angèle. C'est un vrai bonheur de te faire l'amour. Nous avons encore à parler de samedi...

— De samedi ? Pourquoi samedi ?

— Je t'ai exposé la venue d'un ami de la capitale. Il m'a rendu divers services et je voudrais lui rendre un peu de ce que je lui dois.

— Et vous comptez sur moi pour être votre monnaie d'échange ? Vous n'y pensez pas vraiment ?

— Tu n'as pas, une fois dans ta vie, eu envie de faire un truc extraordinaire ?

— Parce que prendre des coups de ceinture sur le cul et se laisser baiser par un voisin à qui je fais la lecture ne vous paraît pas déjà loin de la normalité des gens « civilisés » ?

— Mais n'as-tu donc jamais eu un vrai fantasme ? Celui d'être cajolée par quatre mains, embrassée par deux bouches ou sucer deux queues dans une soirée tout empreinte de tendresse ? Enfin, j'aurais bien cru que...

— Que quoi ? Je ne suis ni soumise ni pute. Pour moi, vous faire plaisir est une chose ; assouvir les caprices de deux mâles en rut s'avère bougrement plus dangereux. Et puis je ne sais même pas qui il est, votre ami...

— Un brave type ! Mais je respecte ton choix. Ça ne t'interdit en rien de venir dîner avec nous. Et puis si tu changes d'avis, tu seras sur place ! Un dernier détail : peux-tu cesser avec tes « vous » qui n'ont plus vraiment de sens après ce que nous avons fait hier et ce soir ?

— J'ai du mal avec ça, mais je vous... enfin, je te promets de faire un effort.
— Pour quoi, Angèle ? Pour me tutoyer ou pour donner du plaisir à mon copain ?

— Pour oublier le « vous » ! N'extrapole pas pour ton plan un peu... foireux.
— Il n'a rien de moche ou de foireux ; c'est juste que nous avons lui et moi par le passé partagé de belles femmes. Aucune de ta trempe, je te l'assure pourtant.

— Arrête ! Inutile de chercher à m'amadouer avec tes beaux mots... ça n'a que trop bien fonctionné deux jours de suite. Là, je n'y tiens pas.

— Je suis dans mon rôle en insistant un peu, lourdement, peut-être, mais je lui dois bien cela.

— Comment il s'appelle, ton guignol ?

— Franck, et c'est un mec bien sous tous rapports. Je suis sûr qu'il va te plaire. Je peux être certain que tu vas venir dîner en notre compagnie ?

— Dîner, oui. Mais rien d'autre. D'accord ?

— J'ai bien reçu le message... dommage !

— Ne galvaude pas ce mot : il m'appartient désormais pour toutes les visites que je te ferai. Tu veux bien ?

— Oui. Oui, pardon ! Tu es... trop belle, trop bonne aussi.

— Trop bonne ? Ça ne rime pas un peu avec trop conne ?

— ... Je n'ai rien dit ni pensé de tel !

— Bon. Tu me prêtes un moment ta douche ; je dois puer le cul ! Et si je rencontre quelqu'un sur mon chemin, ça peut faire désordre.

— Ou. Et tu veux bien que je t'accompagne ?

— Pour la douche ? Pas si sûre que ce soit une idée géniale de te laisser venir... enfin, je ne risque guère plus que ce que j'ai déjà connu chez toi.

La silhouette de la femme nue qui se dirige vers la salle de bains est souple ; les hanches peut-être un poil moins fines, mais elle est toujours harmonieusement proportionnée. Angèle garde le souvenir d'une pièce assez vieillotte, d'une baignoire et d'un lavabo anciens. Et elle se sent d'un coup ridicule avec ses pensées d'un autre âge. Ici, tout est clinquant neuf. Plus de sabots pour se laver, mais une douche à l'italienne et un réagencement qui rend l'ensemble accueillant. Justine ne reconnaîtrait plus les lieux si elle y revenait un jour. Vassilius est déjà sur ses talons.

Devant la colonne de douche, elle est perdue. Il la frotte un peu en lui expliquant comment ça fonctionne, une manière bien personnelle de se vautrer contre la peau satinée de cette femme dont son envie est terriblement visible ; chez les mecs, il est des endroits qui ne savent pas mentir ! Angèle, sans aucune gêne, se place sous le pommeau qui crache une flotte aussi claire que douce. Et elle voit le propriétaire des lieux s'emparer d'une de ces boules de nylon, ficelée telle une fleur, où il fait couler un liquide épais aux senteurs de lilas. Et

en souriant, il commence un savonnage en règle sur la partie verso de celle qui reste droite sous le jet.

Il débute par la nuque et frictionne en descendant le long des omoplates pour revenir vers la colonne vertébrale, puis sa pogne dirige la rose embaumée vers le bas du dos de la lavée. Ça dure un long moment, et les dérivés florales sont nombreuses. Par jeu, par amusement et sous prétexte que l'endroit pourrait garder quelques impuretés dues à ses assauts, il introduit les fibres qui chatouillent la brune entre ses fesses. Elle rit aux éclats, rires que la douche couvre tout de même suffisamment pour qu'ils ne semblent pas incongrus. Et à diverses reprises, Moreau se laisse aller à des bisous brûlants sur des morceaux de peau dégoulinants d'eau.

Quand se plante-t-il devant elle ? Angèle s'en fiche éperdument puisque dans ses yeux la fièvre qui la dévore replace la douche au rang de possibles arènes sexuelles. Et les lèvres de l'homme qui folâtrant, qui sur la rondeur d'une épaule, qui sur l'aile d'un sein, viennent finalement écraser la bouche entrouverte de la baigneuse, pas surprise ni intimidée du tout. Le premier baiser les réunit sous des millions de gouttes qui se répandent en ruisseaux par la simple loi de la gravitation. Ça éclabousse deux têtes jointes, alors les deux amants sont dans l'obligation de se désolidariser pour reprendre une bouffée d'air.

C'est bien elle qui allègue soudain, pour peut-être conjurer ce qu'elle pressent déjà :

— Je ne crois pas que ce serait raisonnable, Vassilius.

— Parce que tu as envie de l'être, toi ? Je ne veux pas rater une seule occasion de te prendre, ma belle. Et tu vois bien que mon sexe ne s'y trompe pas : il montre des signes évidents de désir pour toi. Si chez vous, les femmes, il est difficile de savoir si sous la douche vous êtes mouillées par l'eau ou par tout autre chose, chez nous les mecs, un truc nous trahit. Tu vois de quoi il s'agit ?

— Tu es complètement zinzin, n'est-ce pas ?

— Dis que tu n'aimes pas mon grain de folie... Vas-y, dis-le !

— ...

L'index de la menotte de celle qu'il tient dans ses bras vient, posé en travers de sa bouche, lui intimer l'ordre muet de se taire. La seconde patte féminine s'arrime à la barre dont il semble vouloir faire un usage immodéré, là, dans cet espace bien peu approprié pour ce genre d'exploit. De langoureux mouvements du poignet entraînent la queue dans un ballet rythmé, et la branlette raidit davantage le pieu. Alors, sans trop réfléchir, Vassilius place ses deux mains sous les fesses de la belle. Si elle continue ses oscillations, elle se laisse aussi soulever les pieds du sol. Lorsque son dos monte pour que ses jambes encerclent les reins de son amant, elle doit lâcher comme à regret la bite prête à l'emploi.

Il la fait monter encore de quelques centimètres, suffisamment pour la guider dans une descente qui fait s'incruster directement son sexe dans celui d'une

Angèle chaude comme de la braise. Et il la prend là, dans une posture qu'elle n'aurait jamais imaginée quelques secondes auparavant. Elle sent qu'il secoue son bas-ventre et que toutes les vibrations qu'il crée sont répercutées intégralement à sa chatte. Un bien curieux coût que celui qui se déroule dans la douche... Il ne saurait pourtant être question de le faire durer des heures ; c'est donc plutôt rapide, mais quelle intensité dans la montée d'un orgasme démesuré ! Et deux rôles simultanés viennent clore un assaut trempé, bien que périlleux.

Lorsque les pieds fins de la baisée reprennent contact avec le sol, elle a les jambes en coton ; son partenaire doit la maintenir pour qu'elle ne chute pas. Il ne leur reste plus qu'à se shampooiner de plus belle pour effacer les traces blanchâtres laissées par le vilain monsieur. La douche prend cette fois une vraie allure de nettoyage. Et emmitouflée dans un drap de bain, Angèle le laisse lui frictionner le corps dans sa globalité pour sécher les moindres recoins qui recèlent quelques gouttelettes perdues. Petit bonheur deviendra grand si ces deux-là continuent à s'entendre aussi bien.

Il met dans ses frictions toute la tendresse dont il est capable, mais pour Angèle c'est l'heure de rentrer : sa basse-cour ne peut se passer d'elle indéfiniment. Moreau, lui, ronronne tel un chat heureux.

— Tu viendras samedi soir, dis ? Tu me le promets ?

— Mais oui, je serai là pour ton fabuleux dîner.

— Et après ?

— Après ? On verra, si vous êtes bien sages, si vous êtes des grands garçons, bien gentils et polis... Oui, on verra. D'ici là, il va couler de l'eau sous les ponts...

— Promets-moi d'y réfléchir.

— Tu es bien un mec, toi... profiter de la faiblesse d'une femme après l'amour, c'est typiquement masculin, ce genre de truc. J'ai dit « on verra » : c'est tout, et je n'ajouterai rien d'autre. Tu dois t'en contenter.

Un dernier baiser, là, juste dans l'encadrement de la porte, elle déjà à demi hors de la maison, lui à l'intérieur. Dans celui-ci, toutes les promesses d'un monde ouvert qui s'étend devant eux. Puis Angèle s'évanouit par le petit sentier qui longe la forêt pour rejoindre son « chez elle ». Moreau suit longtemps cette silhouette qui diminue de seconde en seconde jusqu'à ne plus être qu'un simple point sur l'horizon. Alors qu'elle n'est plus visible, un énorme soupir fait tressaillir sa poitrine. Bon Dieu, que cette femme est... affolante ! Et la porte se referme sur un pan de vie qui s'accélère pour de bon.

★

Trois jours séparent la soirée du samedi fatidique. L'idée saugrenue de ce dîner – mais plus encore la perspective de l'après – effraient la femme qui pourtant ne peut s'empêcher d'y songer. Cette affaire la dérange ; la démange, également. Faire l'amour avec Vassilius, elle y a pris goût. De là à se laisser faire

par un deuxième larron, il y a un sacré pas que sa caboche se refuse à franchir. À franchir, oui, mais pas à imaginer, et c'est là que le bât blesse. Parce que les pensées sont trop présentes, trop vraisemblables pour qu'elle les nie.

Aux environs de dix heures du vendredi matin qui précède le fameux dîner, la voiture jaune de La Poste fait une entrée dans la cour d'Angèle. Élyse et sa trogne souriante refont surface dans la grisaille de ce début mars.

— Ça va, Angèle ?

— Oui. Ne me dis pas que tu m'apportes encore une facture !

— Une facture, je ne sais pas, mais une seconde lettre de ton notaire.

— Seconde ?

— Ben, il me semble me souvenir t'en avoir déjà remise une il y a une petite semaine, non ?

— Oh, je crois bien que je l'ai rangée sans l'ouvrir... tu en as une autre ? Qu'est-ce qu'un notaire peut bien me vouloir ? Je suis en règle avec la succession de maman.

— Tu as peut-être un oncle d'Amérique qui a passé l'arme à gauche et qui te laisse des sous, vas savoir... Tiens. Je t'engage vivement à ne pas la mettre à la poubelle sans la lire. Avec ces oiseaux-là, mieux vaut être prudent... et puis je te dis : tu pourrais être riche sans le savoir.

— Arrête de dire des âneries, tu veux ? Tu as le temps pour un petit jus ?

— Je vais le prendre, je ne suis pas aux pièces. Et puis tu sais, désormais nous distribuons plus de prospectus que de courrier ; Internet fait des ravages. Nous aussi nous allons finir par être au chômage. Et à propos de ça, tu as appelé ton voisin qui cherche une bonne à tout faire ?

— Oui. Nous nous sommes rencontrés, même. Mais viens, je vais te raconter tout cela devant un bon café.

Les deux amies sont dans la cuisine d'Angèle où elle narre par le détail son entrevue avec Moreau. Bien sûr, elle ne fait pas état de ces deux séances où... elle lui a prêté sa bouche pour tout autre chose que de la lecture ; pas besoin de faire de telles confidences à Élyse, on ne sait jamais : les ragots se colportent si rapidement dans les campagnes... La factrice pose des tas de questions, intriguée par cette histoire de « lectrice », et plus encore par le fait qu'un homme paie pour écouter une femme lui lire un livre.

— Et tu ne crois pas que c'est une manière de te draguer ? Les gens du village disent qu'à Paris, il avait des boîtes où les couples... enfin, tu vois le genre.

— Laisse-les donc dire ! Je t'assure qu'il est charmant et bien élevé. C'est tout.

— Tu ne serais pas déjà un peu accro à ce mec, Angèle ? Quelque part il te plaît, non ?

— ... Pourquoi tu penses ça ? Je ne crois pas que ce soit le cas. Et puis lire n'est pas trop compliqué, et il me paie pour le faire. De quoi devrais-je me plaindre ? Tu aurais refusé une aubaine pareille, toi ?

— Ben... j'en sais rien ! Je ne suis pas à ta place. Et puis moi et les hommes... tu saisis ?

— ...

Le regard prolongé d'Élyse en direction de cette amie qui parle de livres et de lectures montre une sorte de peur de la réponse. Un attachement sans doute que ne partage pas la brune. Mais l'espoir fait vivre, et la postière n'est pas non plus si vilaine. C'est simplement que l'amour qu'elle attend n'est pas dans les mœurs d'Angèle, qui ne la rejette pas pour autant. Elle n'envisage tout bêtement pas le partage des sentiments de la façon féminine qui caractérise la vision d'une relation amoureuse entre femmes. Elle n'est pas bisexuelle et encore moins lesbienne, mais inutile de retourner le couteau dans la plaie à vif de son amie.

Le café pris, la fonctionnaire reprend sa tournée, et la seconde lettre rejoint directement sa sœur dans un tiroir. Une sorte de pressentiment qui pousse Angèle à ne pas savoir. Une idiotie ? Une peur de ce qu'elle ne sait pas ? Après tout, elle a déjà payé cher la reprise de cette maison familiale et elle se fiche pas mal du contenu du courrier en provenance d'une étude notariale dont elle ne soupçonne même pas l'existence ; elle a des chats plus urgents à fouetter, à commencer par se rendre ou non chez Vassilius samedi soir.

Le reste de cette journée est placée sous le signe de l'indécision, et même le film de la télévision qu'elle suit ne parvient pas à la faire balancer dans un sens ou dans l'autre.

La journée qui la sépare de ce rencard fatidique est toujours remplie de ses incertitudes, et cette fois l'écart entre l'heure du dîner et ses occupations matinales se réduit comme peau de chagrin.

Midi... un déjeuner qui a du mal à passer, et les minutes qui coulent dans un sablier virtuel qui remplit son crâne agitent la quadragénaire. Sait-elle, alors qu'elle se rend dans sa salle de bains, qu'elle vient de perdre la partie et que, vaincue, elle se prépare pour le rendez-vous fixé avec Moreau ? Inconsciemment, oui.

Sa caboche est prête à exploser lorsqu'il lui faut choisir ce qu'elle va porter pour un repas dont elle se doute que les deux convives vont sans doute tout tenter pour la séduire. Ce n'est pas forcément cela qui la dérange le plus ; il s'agit de cette coucherie proposée par son voisin. S'il ne lui avait rien dit, que tout se déroule dans une action spontanée, ce serait différent. Le fait qu'il lui ait annoncé la couleur sous prétexte de ne pas vouloir la prendre au dépourvu ne joue pas en faveur du plan cul à trois. Elle a peur, et ses attermoissements risquent bien de faire capoter le projet de Vassilius.

Bon ! Elle doit décider, alors elle opte pour une parure soutien-gorge et culotte nouvelle. Les sous-vêtements sont neufs, jamais portés, bien que propres et lavés. Puis une jupe, pas très courte, mais qui ne couvre pas entièrement le genou, juste de quoi la mettre à l'abri des regards vicieux. Là encore ce ne sont

que des conjectures que lui renvoie son esprit, un jugement altéré par le fait d'avoir été avertie au préalable. Le chandail qui cache sa poitrine n'a rien de sexy. Et pour faire le bout de chemin qui la sépare de la maison de Justine, des chaussures plates. Pas de quoi faire se retourner sur elle une armée de pervers.

Comme d'habitude, très peu de maquillage : juste une ligne rouge pour rehausser l'éclat du visage par une marque colorée. Et la porte qui se tire sur elle, la nuit qui tombe déjà sur les montagnes environnantes ne lui donnent pas un courage fou. Elle y va, mais presque à reculons. Et son cœur bat encore plus violemment dans sa cage en repérant, à l'approche de l'habitation, la voiture étrangère qui est garée devant la maison. Derrière la fenêtre déjà éclairée, le rideau a bougé ; de cela, elle en jurerait. Donc Vassilius ou son acolyte – les deux peut-être – guettent sa venue... Comment calmer ce qui l'opprime d'une manière imprévue ?

Le doigt qui vient au-devant du bouton de la sonnette n'est pas du tout assuré, et le grelot qui tinte loin dans les murs achève de faire trembloter l'invitée. Trop tard pour fuir puisque déjà l'huis lui expédie en pleine face une lumière artificielle.

— Ah, Angèle... Quelle exactitude, quelle ponctualité !

— Bonsoir, Vassilius.

— Entre... entre, que je te présente mon visiteur et ami. Celui dont nous avons parlé lors de ton dernier passage. Franck, voici Angèle, ma plus jolie voisine.

— Eh bien... vous êtes encore plus belle que dans les descriptions de Vassilius. Enchanté de faire votre connaissance, alors, Angèle.

— Merci.

Elle se contente de jeter un coup d'œil au type qui lui fait maintenant face. Il vient de lui serrer la louche, et son allure est plutôt décontractée : chemise ouverte sur un torse velu (quelques poils sont visibles), pantalon en toile noire, et des chaussures de cuir de bonne facture. Il donne l'impression d'être à l'aise. Lui et elle se jaugent, se toisent un peu trop, et le maître de céans s'empresse d'intervenir, comme pour désamorcer une bombe prête à éclater.

— Bon, vous ne voulez pas vous tutoyer ? Ce serait plus sympa pour nous tous.

— Pas d'inconvénient majeur si ton amie n'en voit pas, elle, de son côté.

— Non : ça me convient aussi. Heureuse de faire ta connaissance, donc, Franck.

— Parfait. Passons à la salle à manger ; j'ai préparé un apéritif maison.

Les deux hommes suivent la femme dont les hanches chaloupent sur le court trajet de la cuisine à la table du repas. Sur une nappe immaculée, deux couverts font face à un seul. Un soliflore dans lequel une rose relève la tête indique à la brune qu'elle est l'invitée d'honneur : assise en solitaire, elle devient le point de mire de deux visages masculins dont elle n'est séparée que par la largeur de la

table. Elle reconnaît de suite aussi le shaker et le cidre d'un cocktail qu'elle a déjà eu l'occasion d'expérimenter au début de sa relation avec son « patron ».

Franck et la convive ont pris la place qui leur est dévolue par le maître de maison ; lui, debout, fait sauter le bouchon de la bouteille de cidre qui va agrémente son breuvage un peu... soutenu. La mixture Natural climax vient chaotouiller les papilles. Une conversation de salon, badine et courtoise, s'engage entre trois adultes qui prennent un apéritif ; rien d'anormal pour ce trio qui discute à bâtons rompus. L'alcool est fort, et s'il coule bien au fond des gorges, il n'en demeure pas moins traître. Angèle, qui se méfie, masque sa défiance par des paroles contrôlées.

De la cuisine où Vassilius se rend à intervalles plus ou moins réguliers arrive un fumet qui réveille les odorats. Les formalités de l'apéro prennent fin avec l'apparition sur la table d'un plat de hors-d'œuvre. Rien d'exceptionnel : des œufs mimosa dont le chef précise de suite la provenance.

— Vous allez m'en dire des nouvelles ! Tu vois, Franck, ces œufs viennent tout droit de chez notre jolie Angèle.

— Eh bien nous allons goûter ces trésors. Tu as donc de la volaille, ma belle ?

— Oui, et également quelques lapins, héritage de ma mère...

— Tu vis donc seule dans ta grande maison ? Pas de mari, de compagnon ? Les hommes d'ici ont quoi dans les yeux pour ne pas se bousculer à ta porte ?

— Oh, je n'ai pas vraiment envie d'en avoir un à demeure.

— Pour mon plus grand bonheur car vois-tu, Franck, je loue les services de notre belle convive pour me faire la lecture.

— La lecture ? Vassilius, il me semble me souvenir que chez toi, les seuls bouquins que j'ai pu croiser étaient plus ou moins... osés, pour ne pas dire plus.

— Et alors ? Dits par une bouche féminine, les mots sont sublimés. Et puis, Angèle lit divinement. Imagine sa gorge dictant certaines phrases. Songe aussi à ces choses érotiques écrites et narrées par une voix d'une chaleur incomparable...

— Les images que tu veux me renvoyer sont de nature à m'émoustiller. C'est volontaire ? Et toi, Angèle, après le repas, me feras tu l'insigne honneur de nous lire un passage ?

Elle vient de rougir, sentant bien que le piège se referme. Franck est sûrement au courant des coucheries entre elle et son ami, mais il amène habilement celle qui reste réfractaire à un plan cul à trois vers une envie dont elle se passerait bien. Quant à Vassilius, il sert lui de temps à autre une rasade de vin à ses convives, et derrière les deux cocktails d'entrée de soirée, ça chauffe déjà dans la tête de la brune qui ne réagit que peu aux sollicitations verbales des deux complices, dont elle devine les motivations : leur unique but est de la coller dans leur plumard. Une sorte d'euphorie s'empare d'elle. Ses impressions sont une chose, ses réactions en sont d'autres. Et ils en sont déjà au dessert.

Des profiteroles, arrosées de champagne. Et la touffeur qui s'insinue en elle, vil serpent qui lui donne des sueurs, l'empêche vraiment de maîtriser ses gestes, et bien que consciente de ce que les hommes cherchent, elle n'a plus la lucidité pour contrer les attaques amicales des deux bonshommes qui s'allient pour la pousser dans ses derniers retranchements. Son corps aussi trahit des émotions qu'elle veut à tout prix refouler. Non ! Pas question de coucher avec ces deux copains. Elle se le jure mentalement, mais son cerveau, lui, hurle déjà qu'elle se ment. Et voilà ! La question qui va l'enfermer dans la nasse vers laquelle la poussent les deux loustics vient de s'entrouvrir :

— On peut passer au salon, Franck ; Angèle nous fera un brin de lecture pendant que nous fumerons un Havane. Tu es d'accord, Angèle ? Un digestif... et un cigare. Tu veux pour une fois essayer de fumer ?

— ...

Elle ne saisit pas l'allusion plus ou moins libre de Vassilius, mais son ami a un rictus qui lui découvre les dents. Des crocs de carnassier, oui ! Et sans trop se rebeller elle se lève de la place qu'elle occupait lors du repas. Les bonnes choses, et en premier lieu les bons alcools, l'obligent à un effort pour remettre en position verticale un corps qui doit peser un quintal. Et avec un type à chaque bras, elle marche vers le canapé. L'insert est déjà en fonction. Les flammes bleuisantes offrent un joli spectacle et restituent une chaleur qu'elle juge de suite étouffante. Est-ce voulu ? Peut-être que ça fait partie du plan de Moreau : lui faire perdre les pédales par la boisson, et ensuite l'étuve du salon ! Elle envisage cette perspective sans grande conviction. Puis se fesses reprennent contact avec le moelleux du fauteuil.

Face à elle, dans le second siège, un Franck souriant. Quant à leur hôte, il prend assise sur le divan. Un triangle donc dans cette pièce surchauffée. La table basse est déjà occupée par une bouteille au liquide ambré. Du cognac. Trois verres sur le plateau accompagnent la bouteille. Mais ce qui accroche l'œil immédiatement de la brune, c'est le livre d'où dépasse un marque-page. C'est vrai que l'invité mâle a demandé qu'elle lise un peu...

Celui qui est là s'appelle *Parfum d'elle*. Vassilius le pousse du milieu de la table vers le fauteuil qu'elle occupe après avoir aussi versé trois dés à coudre de « Courvoisier Cognac XO ».

— Lis, ma belle. Frank a envie d'entendre le son de ta voix poser son accent mélodieux sur les lignes d'Eva Delambre.

— Je... ne suis pas certaine d'avoir envie de lire.

— Oh, s'il te plaît, si tu ne veux pas le faire pour Vassilius, fais-le pour moi... Il a raison : j'aime déjà ta voix, et les mots de cette écrivaine, venus du fond de ton âme, doivent être... très érotiques.

— Juste un passage, alors, mais c'est bien pour te faire plaisir.

— Oui, oui, Angèle. Et de toute façon nous en profiterons tous les deux. N'est-ce pas, Vassilius ?

— C'est vrai. Et quel bonheur de t'entendre...

— ... raconter avec ta fougue les pérégrinations d'une héroïne d'un livre tel que celui-là. Lis pour nous, s'il te plaît, même un bref morceau.

— Bon, je vois que je n'ai pas vraiment le choix ! Je me jette à l'eau. Mais avant cela, buvons à la santé de cette... Ce ne sont plus les mêmes personnages ? Tu en as beaucoup des livres de cette femme ? Elle te plaît, cette auteure ; n'est-ce pas, Vassilius ?

— Oui. A nous, alors.

— À nous !

Les mini-verres se lèvent, et le liquide velouté coule tel du miel dans la gorge des trois qui campent au salon. La menotte de la brune tient désormais le livre dont elle entrouvre les pages, là où la marque semble lui indiquer le paragraphe attendu.

« À quatre pattes sur le lit, elle offrait sa croupe, ondulant et bougeant du mieux possible pour donner du plaisir à celui qui la prenait. Elle aimait les claques sur les fesses et les mots crus qui accompagnaient les pénétrations. Elle était en sueur, à bout de souffle et de forces, mais elle en voulait encore ; elle savait qu'ensuite ce serait terminé. Il n'y aurait pas d'autres après. »

Le son monte dans l'air surchauffé, et les messieurs ne quittent pas la bouche d'où émanent les paroles que les yeux déchiffrent. Elle stoppe au bout de ces quelques phrases alors que sur son visage le sens de ce qu'elle vient de débiter la fait rougir jusqu'à la racine des cheveux. Une brèche créée dans l'émotion et qui rattrape la femme qui songe que les deux amis risquent d'en profiter. Alors, comment se sortir de ce mauvais pas où, décidément, elle s'est encore fourrée toute seule ? De plus, des picotements significatifs se font jour dans son corps ; elle en sait les effets pervers pour avoir cédé chaque fois à leurs appels.

Un second verre de cognac est avalé « cul sec » par les occupants du salon ; l'euphorie devient plus probante, presque palpable. C'est le maître des lieux qui parle, bas, quasi en chuchotant. Pas un ordre, mais plutôt une sorte de prière jetée à la face d'une Angèle en passe d'être éméchée, malgré ses réticences à boire :

— Angèle, tu ne veux pas venir t'asseoir près de moi sur le canapé ? Toi aussi, Franck. Viens, notre amie aura la place centrale.

— ... ? Tu veux que je vienne au milieu de vous deux... qu'est-ce que ça cache comme entourloupe ? Tu n'as pas abandonné ton idée loufoque de...

— Pas si saugrenue, et j'en veux pour seule preuve, Angèle, c'est que tu es venue en sachant avec exactitude ce que je veux de toi.

Elle et le visiteur sont toujours assis sans bouger. Ce Franck fait celui qui n'est au courant de rien, ou bien n'est-il pas du tout dans la confidence. Il ne parle

pas et semble juste compter les points. Vassilius revient à la charge avec un peu plus de véhémence :

— Allez, s'il te plaît, ne te fais pas prier... Nous en avons tous besoin, Franck, toi, et moi.

Et le second Parisien de rétorquer, puisque mis en cause :

— Et je suis censé avoir besoin de quoi, moi, Vassilius ? Dis-moi, qu'est-ce que vous mijotez, vous deux ? Je peux savoir ?

— Ton pote ne t'a pas averti ? Son idée en m'invitant ce soir, c'est de nous réunir dans une partie de... jambes en l'air. J'ai dit non pour celle-là, mais j'étais d'accord pur le dîner. Tu saisis ce que je veux dire ?

— Oui, oui, bien sûr ; mais moi, Angèle, je ne sais rien des manigances de mon ami Vassilius.

—... ? Tu dis cela pour mieux me faire tomber dans votre piège ?

— Pas du tout, je t'assure... Bien que je te trouve très attirante et que nous ayons déjà beaucoup partagé lui et moi, dans ce domaine-là comme dans bien d'autres. Je veux rester neutre dans votre petit jeu.

— Elle ne te plaît pas mon Angèle, Franck ? C'est pour toi que je lui ai demandé de... nous faire plaisir. C'est vrai qu'elle a dit non d'emblée, mais j'ai le droit de raisonnablement penser qu'en te voyant elle peut changer d'avis. Pardon d'insister encore... Et puis tu es trop belle, ma voisine, et je bande pour toi.

— Pff ! Pourquoi insistes-tu, Vassilius ? Elle n'est pas d'accord, notre jolie Angèle. Alors, laisse tomber.

— À regret, parce que je suis un peu... allumé, et surtout plutôt « chaud ».

Les mecs échangent entre eux, devant elle, comme si elle ne pouvait rien entendre de ce qui se dit. La brune est toujours aussi rouge, mais sa volonté s'émousse : elle comprend parfaitement que la partie de ping-pong à laquelle les deux amis se livrent ne fait que l'enfoncer, elle, dans une montée d'une envie coupable. Les quelques lignes hard qu'elle vient de lire, puis ce dialogue surréaliste où il n'est question en fait que de l'amener à baisser avec les deux lascars, si ça la dépasse, ça accélère également l'effervescence d'une libido déjà mise à mal les jours précédents. Pourquoi sa tête et son cerveau ne sont-ils pas plus en phase ? L'un, sage, lui crie que c'est pure folie, et l'autre moins éclairé tend à la pousser dans une orgie qui lui serre les tripes.

Une bataille rageuse entraîne la brune dans une expectative déroutante. Et puis il y a cet alcool dont elle s'est abreuvée, et dont l'excès fait pencher la balance en faveur de son appétence mise en exergue depuis quelque temps. Réalise-t-elle que l'un des deux mecs vient de lui prendre la main ? Sous couvert d'une caresse gentille, il en profite pour garder son poignet prisonnier. L'étau se resserre, et elle est « invitée » à venir s'incruster entre deux mâles qui

s'impatientent. Ils ne le montrent pas ostensiblement, bien entendu, mais la légère traction de son bras l'a fait se redresser, et la voilà là où ils l'espèrent.

Dans sa main libérée, comme pour faire bonne mesure, un autre cognac ; et à l'initiative de Franck, un toast qui fait avaler sans respirer le liquide traître. Pour reposer son verre sur la table, elle doit forcément pencher son buste en avant, et l'instant est mis à profit pour que Vassilius lui pose une patte sur la nuque. Et dès qu'elle replace son corps contre le dossier, la paluche se fait douceur. Elle masse cet endroit, camouflée plus ou moins par les cheveux qui retombent sur les doigts. Le geste de son ami n'est pourtant pas passé inaperçu aux yeux de Franck qui se contente de se rapprocher suffisamment pour que son flanc entre en contact avec celui d'Angèle. Et la promiscuité fait que la chaleur de l'alcool alliée à celle de ce massage se trouve renforcée par le frôlement singulier opéré en douceur par le second mec.

Dans la tête féminine, les idées s'embrouillent. Elle sombre lentement mais sûrement dans une ambiance féline qui allume chez elle un grand feu dont le centre est situé entre ses deux jambes dont les cuisses se trouvent à demi dévoilées aux hommes. Ils n'ont rien fait pour qu'elle remonte, mais en gesticulant de manière impromptue la belle ne fait que retrousser de façon provocatrice sa jupe chiffonnée. Dans son cerveau, des tas d'images défilent. De celles capables de lui coller une chair de poule monumentale, trop visible pour qu'ils l'ignorent. Et la main de la nuque rampe vers l'épaule opposée.

Sans qu'elle n'y prenne garde, le buste de la jolie Angèle est tiré vers la poitrine de Vassilius. Sa caboche se cale dans la niche qu'il s'empresse de refermer sans violence. Déséquilibrée, la femme comprend, mais trop tard, que la manœuvre n'a pour seul but que de donner un prétexte à Franck pour lui soulever les cannes et l'empoigner par les chevilles. Le bas de son corps est en bascule, et les longues guibolles remontent en travers de celles de l'invité. Vassilius ne reste pas inactif, loin de là. Et cette fois sa nuque repose sur la pliure du corps de celui qui lui cajole toujours le visage. Sa mise en situation s'est faite insensiblement, sans heurt, comme une évidence.

C'est plutôt agréable, et son coup dans le nez n'est pas étranger à ce sentiment d'être le centre du monde, ou plus sûrement de l'univers particulier qui lui embrume le cerveau. Confortablement installée, sur son front, les tendres at-touchements prodigués par la main de Vassilius font écho à ceux de son acolyte sur ses chevilles. Elle sait, sent, que ses chaussures viennent de quitter ses pieds mais ne s'en offusque pas. Les doigts sont sur le nylon des « Dim-up » qu'elle porte tandis que des massages-caresses se lovent de ses orteils à ses genoux. Elle ne résiste plus, bercée par ces câlins trop bien ciblés.

De son front, Vassilius part à la conquête de son visage, puis de ce qui se trouve plus bas. Il lisse le cou, et dégote une ouverture vers la naissance des seins qui montent et descendent au rythme d'une respiration qui s'accélère.

À quoi bon lutter contre ce qui semble inéluctable, surtout si doux et agréable ? Franck, quant à lui, vient d'allègrement dépasser la barrière symbolique des genoux. Une de ses mains rampe lentement mais sûrement vers la fourche encore couverte d'une Angèle alanguie. Les paupières closes, la quadragénaire se contente d'apprécier ce qui arrive. Elle perçoit le léger frémissement du tissu de sa jupe, laquelle ne retient pas le bras au bout duquel la patte se fraie un passage dans le couloir que forment les deux cuisses gainées.

Plus haut, sur un paysage plus vallonné, des doigts experts eux aussi se font crapules et découvrent le moyen de sortir de leur logement les boutons d'un corsage qui se rend sans trop de résistance. Angèle frémit lorsqu'entre balconnet et peau un de ces soldats du sexe vient s'incruster. Mais c'est sans doute bien plus étrange de sentir qu'au même instant la lisière de sa culotte est prise d'assaut. La tenaille se referme sur ce corps que deux mâles convoitent pacifiquement. Ils tiennent à ne rien brusquer, et apparemment ça fonctionne comme ils l'ont prévu ! Elle n'est plus qu'un pantin à caresser, une femme à repasser. Il n'y a ni perdant ni vainqueur chez ces deux qui font la course pour s'attribuer un bout du territoire de cette femelle qui ne bouge plus.

La conquête ne fait que commencer. Alors que sur le front haut les deux seins sont pétris d'impatience, la ligne de froufrous basse cède elle aussi. Les défenses se fissurent de partout, et ça se traduit par des gémissements, des soupirs et une petite tête qui dodeline en psalmodiant des mots incompréhensibles. Tout s'affole, et le premier à atteindre sa cible ne peut être que Franck : si la dentelle est moins visible, elle peut être contournée ou écartée. Pour la poitrine, c'est bien moins simple : ce qui retient les conques de tissu n'est accessible que par l'arrière. Et pour le moment, le dos repose toujours sur les cuisses de Vassilius.

Le brouillard protecteur dans lequel l'assiégée se vautre et d'où elle se garde bien de sortir est un frein qui interdit de la soulever pour dégraffer cet empêchement de tourner en rond. Vassilius est cependant averti par un soubresaut différent des autres que le bastion vient de tomber. L'assaillant est dans la place. Le visage d'une Angèle vaincue se crispe un peu sous l'effet pervers d'un doigt qui longe les lèvres de sa chatte. Le tissu de la jupe ne laisse planer aucun doute sur le fait que Franck vient de toucher au but. Alors, sans prendre de gants, d'une main son ami soulève lentement la nuque de leur belle prisonnière. Il ne faut plus que quelques secondes pour qu'enfin deux jolis seins toujours bien fermes soient livrés à leur concupiscence.

★

Le combat fait grimper la température des trois protagonistes d'une histoire de cul somme toute banale, celle d'une femme qui se donne à deux mâles heureux de la prendre. Et pour la prendre, ils le font avec un certain dévouement.

Ça dure une éternité durant laquelle elle est ballottée, secouée, tripotée, et baissée avec une fougue certaine. Mais faute de combattants, même la guerre du vice prend fin. Et Angèle est là, allongée entre ses deux amants dont les queues sont au repos. Tour à tour, elle les a eues dans la main, dans la bouche et en elle. Toutes deux se sont épuisées à revenir à maintes reprises posséder la Bastille ouverte. Et les deux guerrières ont finalement succombé à trop de larmes.

Entre ses cils mi-clos, le rai de lumière qui s'infiltré la ramène à une réalité sordide. Sa caboche n'est qu'un clocher d'église qui résonne du son d'un tocsin dont le battant sonne à toute volée. La migraine n'est pas sa principale préoccupation lors de ce réveil douloureux. Comment a-t-elle pu se laisser aller de la sorte ? Elle ne peut nier qu'elle a pris un sacré plaisir à se laisser faire, mais avec le jour qui renaît, la lumière crue d'une autre aurore, la laideur de son abandon lui apparaît d'une façon abrupte et glauque. Les deux mecs sont de part et d'autre de son corps, spectacle affligeant que ces deux types nus. Vassilius est sur le dos, sa bite molle ne garde aucun panache. Son complice est moins déprimant : couché en chien de fusil sur le flanc, il semble plus frais.

Elle se redresse, s'assoit et constate que sous elle, la moquette est maculée de taches qui en disent long sur l'activité sexuelle intense qui a sévi ici. La table basse a quant à elle changé de place et s'est vue repoussée loin du champ de bataille. Dégoutée par la scène qui lui donne des frissons, Angèle se lève, enjambe son assaillant le plus proche, repousse du bout des orteils les verres étalés sur un coin de la moquette. La bouteille est aussi couchée sur la laine, vide. Affligeant de se rendre compte que le salon a souffert de leurs ébats. Angèle retrouve enfin dans ce capharnaüm ses fringues, et elle se faufile dans la cuisine pour se rhabiller à la hâte.

Son manteau sur le dos, son sac dans lequel elle fourre ses bas et ses sous-vêtements, et la voici qui quitte la tanière de ce voisin pervers. Bon, elle n'a pas à hurler au loup : elle a bien cherché ce qui s'est passé. Ni Vassilius ni Franck ne l'ont forcée. Elle était consentante, à n'en pas douter. Mais c'est sa conscience qui la tараude en lui exprimant violemment un désaccord dont son ventre s'est bien accommodé ; il en a profité, au sens le plus large du terme : c'est bien elle la coupable de cet excès de débauche ! Quelques images refont surface dans son cerveau, réelles ou imaginaires ; il est difficile de faire le point sur ce qui la dérange.

L'air frais de ce petit matin lui rappelle que l'hiver n'en finit pas de résister. Le ciel gris laisse pourtant entrevoir quelques parcelles plus bleues. Le chemin qui la ramène chez elle n'est pas très long et lui permet de méditer. Elle qui s'était juré de ne pas se laisser faire, elle se rend compte que finalement la chair est faible. Et puis, si elle est honteuse de s'être laissé baiser par les deux mecs ensemble, il lui semble que ce n'était pas si... désagréable, et que par moments c'était elle toute seule qui revenait les chercher. Bestiale, animale aussi, une

vraie chienne en chaleur ! Eux avaient bu autant qu'elle ; alors pourquoi s'était-elle comportée comme la dernière des salopes ? Parce que si ce dont elle se souvient là, sur ce sentier boisé est vrai, elle a sucé sans vergogne, a branlé avec tout autant de persévérance l'un ou l'autre. Et si elle a joui, elle est bien incapable de dénouer l'écheveau de ses souvenirs et de dire ce matin qui de Vassilius ou de Franck l'a fait jouir le plus. Oui, impossible tant les images sont fortes. Et puis dans sa caboche danse un seul mot : celui qui malgré tout ce qu'elle a donné lui a permis de garder intact un endroit d'elle que personne n'a jamais pris. Elle frémit un long moment, le nez au vent. En est-elle aussi certaine qu'elle le pense ? Son œillet ne la fait pas souffrir, mais un doute s'empare de ce qui lui reste de raison.

Ils lui ont fait l'amour, ou plus simplement ils l'ont bien baisée ; mais l'ont-ils aussi... Alors elle se répète inlassablement en fouillant dans son sac, à l'approche de sa maison, que ce n'est pas possible. Elle ne s'est pas laissé souiller jusque-là ! Et la clé qui déverrouille la serrure, la porte qui s'efface pour lui laisser le passage, rien ne peut lui apporter une réponse concrète à ses doutes. Oui ? Pourquoi aurait-elle tout abandonné chez son voisin ? Tout sauf cela ? C'est très inquiétant de ne pas se rappeler si elle a aussi perdu cette virginité... Son cerveau se met alors à scander une unique litanie : dommage ; oui, très dommage ! Le mot de la délivrance.

— POLICIER —

— HISTORIQUE —

*Quatre univers,
une même passion...*

— L'ÉCRITURE —

— ÉROTIQUE —

— FANTASTIQUE —

*Des histoires
qui font frissonner,
rêver, vibrer...*

